



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

MRS. HAROLD HUNTER

P. B. Prie Monsieur Iguani
d'accepter ce livre en témoignage
de son profond respect et sin-
cère amitié J. Balbian

Le 10 Septembre 1925.

LE MAROC

Il a été tiré de cet ouvrage

220 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 200 numérotés de 1 à 200 et 20 non numérotés, hors commerce.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

MRl
T5676m

J. ET J. THARAUD

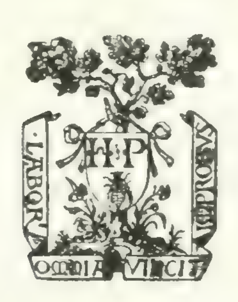
LE MAROC

TRENTE PLANCHES HORS TEXTE

EN COULEURS, D'APRÈS LES TABLEAUX DE

J.-F. BOUCHOR

ORNEMENTATIONS DE DAVID BURNAND



521023
18 . 4 .51

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

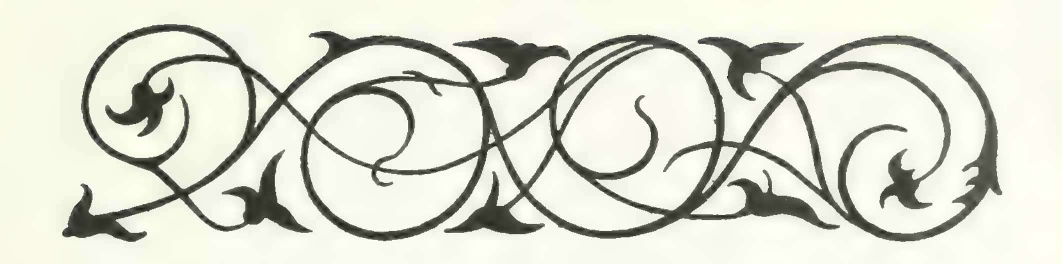
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

Copyright 1923 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

RABAT



LA KASBAH DES OUDAYAS



l'embouchure d'un lent fleuve africain où la mer entre largement en longues lames frangées d'écume, deux villes prodigieusement blanches, deux villes de Mille et une Nuits, Rabat el Fath, le Camp de la Victoire, et Salé la barbaresque, se renvoient de l'une à l'autre rive, comme deux strophes de la même poésie, leurs blancheurs et leurs terrasses, leurs minarets et leurs jardins, leurs murailles, leurs tours et leurs grands cimetières pareils à des landes bretonnes, à de vastes tapis de pierres grises étendus au bord de la mer. Plus loin, en remontant le fleuve, au milieu des terres rouges, rouge elle aussi, s'élève la haute tour carrée d'une mosquée disparue. Plus loin encore, encore une autre ville, ou plutôt les remparts d'une forteresse ruinée qui maintenant n'est plus qu'un songe, un souvenir de

pierre dans un jardin d'orangers. Et de Rabat la blanche à la blanche Salé, par-dessus le large estuaire du fleuve, de la solitaire tour de Hassan à Chella la mystérieuse, c'est, du matin au soir, un lent va-et-vient de cigognes qui, dans la trame de leur vol, relient d'un fil invisible ces trois cités d'Islam ramassées dans un étroit espace, ces blancheurs, ces verdures, ces eaux

Est-ce mon imagination ou mes yeux qui voient dans cet endroit un des beaux lieux du monde ? Pareil aux grands oiseaux, mon regard se pose tour à tour, sans jamais se lasser, sur toutes ces beautés dispersées. Mais comme eux il revient toujours à la sortie du fleuve, sur le haut promontoire qui dresse au-dessus de Rabat une puissante masse en trois couleurs, de blanc, de vert et de feu. C'est à lui seul un paysage qui saisit l'âme tout entière, un paysage ardent et laiteux, brûlant et frais à la fois, tel qu'on pensait n'en pouvoir rencontrer que sur les toiles d'un Lorrain ou dans les grandes folies d'un Turner. Du coup pâlissent dans la mémoire les souvenirs, si romanesques pourtant, de ces comptoirs fortifiés que Venise en ses jours de gloire a semés dans l'Adriatique, de Trieste à Durazzo. Tous les peuples divers, venus ici pour une heure ou pour des siècles, Carthaginois, Romains, Arabes, Portugais, ont bâti sur ce rocher. Il y a là-haut un amoncellement prodigieux de murs rouges qui plongent à pic dans la mer ou s'appuient sur la falaise, les uns délités et ruineux, les autres surprenants de jeunesse, de force vivace; des buissons de cactus, des touffes de roseaux, toutes les espèces de figuiers ; un amas de maisons misérables mais éblouissantes de chaux vive, où les sultans ont installé quelques



La Kasbah des Oudayas.

familles d'une tribu guerrière, la tribu des Oudayas, qui donne son nom au rocher; un beau palais mauresque avec sa cour, son jet d'eau, ses jardins, où les jeunes pirates s'initiaient jadis aux secrets de la navigation; une porte géante qui à elle seule ferait une vraie forteresse; le mât léger d'un sémaphore; et au sommet de tout cela, dominant des lieues de mer et de campagnes vides, la tour carrée d'un minaret.

De près, cet étonnant décor, sous la lumière du plein midi, découvre bien son indigence. Le temps, les hommes, les vents du large ont attaqué cet appareil guerrier, détruit en mainte et mainte place la robuste perfection des choses. Les blanches maisons, accrochées aux éboulis des murailles, ne cherchent même pas à cacher ce qui s'entasse, dans leurs cours, de pouillerie, de femmes en haillons, d'enfants charmants mais sordides; les verdures, qu'aucune pluie n'a lavées depuis longtemps, sentent un peu la soif et la poussière en dépit de l'humidité marine; des détritus de toutes sortes descendent à la grève en longues traînées noirâtres au milieu des pierres écroulées. Il n'y a pas jusqu'aux nids de cigognes posés sur un pan de la ruine comme de larges plateaux d'immondices, qui ne se montrent, eux aussi, à nu dans leur pauvreté orientale, ajoutant leur misère d'oiseaux à celle qui s'agite déjà parmi ces murs embrasés.

Mais qu'on s'éloigne ou que vienne le soir, et le magique Orient refait aussitôt ses prestiges sur la Kasbah des Oudayas. Quand le soleil s'incline à l'horizon et qu'une lumière voilée de brume enveloppe ce rocher plein d'histoire, tout se recrée, tout



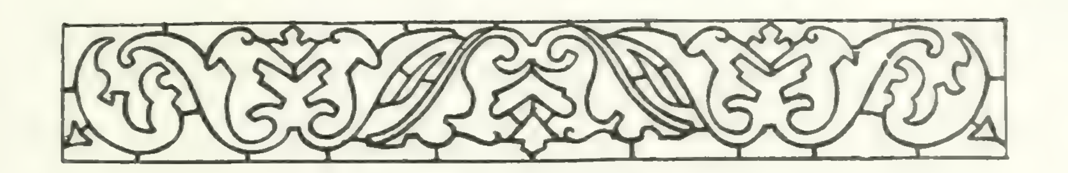
HAOMAR BEN ABD ER RHAMAN, CAÏD MÏA DANS LA GARDE CHÉRIFIENNE.

s'anime. Les murs retrouvent leur jeunesse et leur ancienne perfection, la verdure son éclat, les nids leur poésie aérienne. Le mât du sémaphore, avec ses agrès compliqués, paraît quelque bateau fantôme jeté là-haut sur ces pierres par un coup de mer monstrueux. Les pauvres petites maisons blanches et le minaret qui les couronne ne forment qu'une vaste féerie d'une complication folle, où s'enchevêtrent et se confondent les terrasses et les jardins suspendus. Cette roche guerrière et ses remparts rougeâtres ne semblent plus servir qu'à soutenir la rêverie. La longue houle atlantique, qui se brise en bas sur les récifs, met une rumeur héroïque autour de ce palais de songe. De l'autre côté de l'estuaire, Salé la barbaresque n'est plus qu'un jeu de la lumière, une gracieuse fantaisie de la lune sur le sable, une dernière frange d'écume apportée là par le flot.

Au pied de ce haut promontoire, on a toujours fait de grands rêves. Dans quelle bibliothèque de Fez, de Marrakech ou d'Espagne, dans quelle poussière ou quel néant éternel reposent aujourd'hui les plans que dessina jadis un architecte maugrabin, pour faire de la charmante et modeste Rabat une nouvelle Alexandrie? C'était, je crois, un sultan almohade, contemporain de Saint Louis, qui en avait conçu l'idée. Aujourd'hui le rêve

est repris; les racines du figuier vivace repoussent sur l'antique muraille. Une ville française couvre le vaste espace entre les murs de la ville indigène qui continuera de mener (incha Allah! S'il plaît à Dieu) sa traditionnelle vie musulmane, et les remparts flamboyants de la mystérieuse Chella. C'est l'Alexandrie nouvelle. Dans un temps prodigieusement rapide, ce vieux mot de Rabat aura dépouillé pour toujours son voile de brume atlantique, et ces rauques syllabes, nous les prononcerons avec l'orgueil tranquille et cette familiarité, hélas! un peu banale, qu'on attache déjà aux noms prestigieux naguère d'Oran, de Constantine ou d'Alger.





LE CIMETIÈRE DE RABAT

E chaque côté de l'estuaire du Bou-Regreg, séparés seulement par la barre qui se brise sur leurs rochers et leurs sables, les deux grands cimetières de Rabat et de Salé se ressemblent comme une tombe d'Islam ressemble à une tombe d'Islam. Tous les deux au bord de la mer, sans un buisson, sans un arbre, sous un ciel souvent voilé d'un léger crêpe grisâtre, ils ne ramènent pas l'esprit vers les jardins de cyprès et d'oubli qu'on voit à Constantinople, à Brousse ou à Damas. Mais de quel mouvement inattendu, avec quelle force poignante, par delà des lieues et des lieues de terres battues par les vagues, ils emportent l'imagination vers quelque lande de Bretagne solitaire le long des grèves!... Si loin que la vue peut s'étendre, ils sont hérissés de pierres grises. Et il y en a des milliers et des milliers de ces

pierres grises, à peine plus hautes que le genou, toutes de la même forme carrée, toutes du même granit bleuâtre, mangées par le lichen et la rouille, et accouplées deux par deux à la distance d'un corps étendu. Suivant le mouvement des dunes, elles montent et descendent en lignes longues et serrées, jusqu'à la rude enceinte qui borde le rivage, comme pour contenir leur flot. Mais elles franchissent la muraille, envahissent la grève, hérissent de nouveau le rocher et le sable de leur multitude pressée. Seul, l'Océan peut arrêter cette lente poussée silencieuse, cette marche funèbre des pierres.

Chaque vendredi, sur cette lande, dans ce cimetière si nu d'Islam, où toute représentation d'une forme humaine est interdite, se dresse, comme par miracle, un peuple vivant de statues. Ce sont les femmes qui, ce jour-là, viennent encenser les morts, causer entre elles et respirer un autre air que l'air prisonnier du patio. (Encore toutes n'ont pas le loisir de venir s'asseoir sur les tombes, et quand on est d'une très noble origine, la mort elle-même n'a pas le privilège de vous faire quitter la maison.) Le triste haïk blanchâtre cache toujours aux yeux les visages et les robes aux riches couleurs, mais pour une fois, on lui pardonne, tant il y a de noblesse dans ses beaux plis antiques, qui mettent auprès de chaque tombe une image achevée de la mélancolie.

Et partout des bouquets d'enfants, jaunes, verts, rouges, violets, toutes les nuances de l'arc-en-ciel doucement voilées de mousseline. Entassés à dix ou douze dans l'intervalle de deux pierres grises, comme dans un bateau fleuri, sous la gaule d'un



Cimetière de Rabat, le vendredi.

maître d'école, ils chantent des versets du Coran, en balançant leur tête si comiquement sérieuse au fond du capuchon pointu! La dune, à l'ordinaire silencieuse, retentit de leurs voix aiguës et de leur chant précipité. Une prière finie, tous ensemble ils s'envolent comme un essaim diapré, pour s'abattre sur une autre tombe, entre deux autres pierres grises.

Et tout cela, ces femmes, ces enfants, ces blancheurs de statues, ces couleurs de choses ailées, ce gracieux paysage, je ne le vois que par un mois d'été, sur une lande si brûlée que le chardon lui-même a peine à y trouver sa vie. Que doit-il être au printemps, quand ce désert de cendre et de granit n'est qu'un immense champ de fleurs?...





MOULAY-IBRAHIM

Je me dirige sur des voix de mendiants qui psalmodient dans une rue. Ils sont assis devant une kouba, sous une fenêtre grillagée à laquelle flottent des chiffons et des touffes de cheveux. C'est le tombeau d'un saint qui, pour quelque folie ou quelque vertu légendaire, a mérité d'être enterré ici, de conserver sa place au milieu des vivants, d'échapper au cimetière de la dune, à cette terrible égalité où précipite la mort musulmane et toute mort. En me dressant sur la pointe des pieds, je puis jeter un regard dans l'intérieur du mausolée. Des veilleuses, un cierge de cire qui achève de se consumer dans un chandelier de cuivre, éclairent un catafalque couvert de velours et de soie, que surmontent aux quatre coins des étendards blancs, verts et rouges. Au plafond, parmi les veilleuses,

brillent ces boules multicolores qu'on gagne aux loteries foraines; aux murs, des ex-voto, des tablettes de bois peint, une profusion incroyable de pendules, d'horloges, de coucous arrêtés ou réglés à des heures différentes, toutes machines à calculer le temps qu'on est bien étonné de rencontrer dans cette chambre funèbre... Sur le faîte de la coupole qui couronne cette chapelle d'Islam, un vaste nid de cigogne est posé. Le long du mur, sous la fenêtre, la kyrielle des mendiants aveugles. Hommes déchus et libres oiseaux, tous les deux se ressemblent, tous les deux errants et fidèles, ramenés par chaque saison au même tombeau familier, l'un à la cime et l'autre au pied. L'écuelle de bois sur les genoux, ces mendiants, en plein soleil, insoucieux de chercher une ombre dont leur peau boucanée n'éprouve sans doute plus la douceur, et que leurs yeux sinistrement ouverts ne reconnaissent même plus, psalmodient leurs litanies, où revient sans cesse le nom de Moulay Ibrahim, l'habitant du mausolée. Leurs voix infatigables bercent le silence d'alentour, tandis qu'en haut de la kouba, immobile sur une patte, la cigogne, dans la lumière argentée, semble l'image de la méditation solitaire, la prière elle-même prête à s'envoler en plein ciel.

Dans la ruelle, une forme blanche, enveloppée de la tête aux pieds d'une vaste serviette-éponge qui ne laisse paraître qu'un œil — une femme à qui son âge ou sa condition modeste permet de sortir dans la ville — s'avance en traînant ses sandales jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Elle se glisse par la porte entre-bâillée, me jetant au passage son regard de cyclope, un

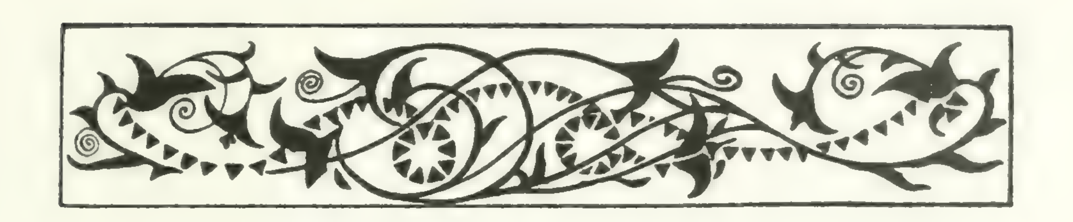


Kouba Moulay-Ibrahim.

regard sans visage, impersonnel comme une flèche partie on ne sait d'où, mais si noir, si brillant, si avivé par la peinture et le fard que je comprends aussitôt pourquoi on appelle œil du diable cet œil inquiétant de sorcière.

Un instant elle disparaît dans la cour de la kouba. A travers le grillage, je la revois, lourd et blanc fantôme, qui s'approche du tombeau. De sa main enveloppée dans un pan de la serviette-éponge qui lui sert de haïk, elle frappe sur le cercueil un ou deux petits coups secs afin de réveiller le mort, baise la place qu'elle a touchée, s'accroupit sur la natte et, le dos appuyé au catafalque, s'efface, disparaît, s'anéantit dans le silence et le bruit des pendules, me laissant plus seul dans la rue que son passage sépulcral avait un instant animée.





LA PORTE DE CHELLA

Pas même dans les cimetières qui s'étendent au bord des grèves, ni sur le promontoire de la kasbah des Oudayas, dans la grande féerie qu'offrent là-bas le ciel, la mer, les verdures et les rochers, je n'ai ressenti une plus forte impression de solitude et de siècles abolis, qu'entre les murs flamboyants de Chella, qui n'enferment plus que du silence. Il faut un effort de l'esprit pour se représenter que, derrière ces remparts, ce fut pendant des siècles un continuel passage de cavaliers au visage voilé que les sultans berbères rassemblaient dans cette enceinte pour les précipiter sur l'Espagne. De tout ce mouvement formidable, il semblerait que pour toujours il dût rester quelque chose : un écho, un murmure dans l'air. On tend l'oreille pour recueillir la rumeur de ces grandes chevauchées.



EL SID MUSTAPHA BEN DRISS, CAVALIER DE LA GARDE DU SULTAN.

Mais rien ne bouge, rien ne bruit. Rien que des chèvres au fond du ravin, comme pétrifiées autour de leur berger dans l'ardeur de l'après-midi, et l'ombre glissante d'un geai bleu sur la muraille embrasée.

Le jour où Yacoub el Mansour décida de transporter à Rabat le camp de ses guerriers, la solitude a pris possession de Chella. C'était déjà un lieu abandonné, quand les sultans mérinides, séduits par le mystère et la vénération qui s'attache aux endroits chargés de souvenirs, le choisirent pour en faire leur nécropole. Ils l'emplirent de leurs sépultures, relevèrent l'enceinte croulante. Et maintenant, ce qui demeure derrière ces hautes murailles, c'est la ruine de ces tombeaux et comme la mort de la mort.

On entre dans cette cité funèbre par une porte de paradis, sur laquelle se déploient avec une fantaisie charmante toute la géométrie et la flore stylisée qui font sur les murs du Moghreb de si délicieux jardins. Rien de plus parfait à Grenade que ce chef-d'œuvre de pierre enchâssé dans ce collier barbare de terre et de cailloux. Ce sont les fils des guerriers dont les méhallas se formaient à l'abri de la vieille enceinte, qui ont bâti cette merveille. Ils rapportaient d'Espagne les traditions de cet art andalou si fort et si délicat, où tant d'influences se mêlent. Et même, l'on dirait à voir l'ogive de cette porte fleurie, que l'ima-



La porte de Chella.

gination musulmane s'est donné ici le plaisir d'imiter en liberté l'art glorieux de nos maçons, qui couvraient alors l'Europe d'églises et de châteaux flamboyants

Une fois la porte franchie, c'est le désert, la pente dénudée d'un coteau qu'anime seulement le va-et-vient des ânes qui montent et descendent à la source, en faisant rouler sous leurs sabots la pierraille. Mais au milieu de cette aridité embrasée les yeux découvrent avec délices, au bas de la colline, des masses fraîches de verdure, des roseaux, des figuiers, des oliviers argentés, des allées d'orangers, de mûriers pleins d'oiseaux et d'arbres centenaires qu'on m'a dit être des micocouliers. De ces frondaisons brillantes surgit la tour d'un minaret brûlée par des siècles de soleil, et que surmonte un mince campanile, sur lequel une cigogne a bâti son nid de broussailles. Un mur bas de jardin, chargé de toutes les plantes qui croissent sur les ruines, entoure ce bois sacré ; et là, dans la végétation qui l'embaume et l'étouffe, la nécropole des Mérinides achève de mourir doucement.





UN FONDOUK A SALÉ

TOUTE cette fin d'après-midi, j'ai cherché, à Salé, le fondouk où furent vendus Cervantès et Robinson Crusoé. Mais bien que le temps ne soit pas loin où l'on trafiquait des esclaves, personne n'a pu ou n'a voulu me dire où se faisait la criée. Et qu'importe d'ailleurs? Ces fondouks se ressemblent tous ; et celui qui vit passer les inoubliables captifs devait être en tous points pareil au caravansérail, où, fatigué de ma recherche infructueuse, je m'arrêtai pour prendre un verre de thé sur la natte du caouadji.

C'était jeudi, jour de marché. La grande cour, entourée d'arcades, foisonnait de bêtes et de gens. Dans la poussière, le purin et les flaques d'eau près du puits, ânes, chevaux, mulets, moutons, chats rapides et comme sauvages, chiens du bled au

poil jaune, pareils à des chacals, poules affairées et gloutonnes, pigeons sans cesse en route entre la terre et le toit, cent animaux vaguaient, bondissaient, voletaient ou dormaient au soleil autour des chameaux immobiles, lents vaisseaux du désert ancrés dans le fumier desséché. Sous les arcades, âniers et chameliers se reposaient à l'ombre parmi les selles et les bâts, jouaient aux cartes et aux échecs, ou à quelque jeu semblable, tandis qu'au-dessus d'eux, sur la galerie de bois qui encadre le fondouk, les prostituées, qu'on appelle ici, non sans grâce, les filles de la douceur, prenaient le thé avec l'amoureux du moment, dans leurs petites cases, derrière un rideau de mousseline, allaient et venaient sur le balcon, ou penchées sur la balustrade, échangeaient le dernier adieu avec celui qui s'en va.

C'était un spectacle charmant, toutes ces bêtes rassemblées là comme dans une arche de Noé, et ces beautés naïves qui laissaient tomber au-dessus du fumier l'éclat barbare de leurs bijoux d'argent et leur volupté innocente. Accroupis sur leurs genoux, les chameaux balançaient, au bout de leurs cous inélégants, des têtes pensives et un peu vaines. Il ne leur manquait que des lunettes pour ressembler à des maîtres d'école surveillant avec dédain une troupe d'écoliers folâtres, une récréation d'animaux. On croyait lire dans leurs yeux le souvenir de très lointains voyages, justement aux pays qu'on voudrait voir. Et cela, tout à coup, leur donnait le prestige que paraissaient réclamer le balancement de leurs têtes solennelles et la moue de leurs grosses lèvres perpétuellement agitées. Chameaux, vieux professeurs pensifs, chameaux pelés, chameaux errants, de vos



Un fondouk à Salé.

courses poudreuses qu'avez-vous rapporté? Hélas! vous ne répondez rien! Votre tête se détourne dédaigneusement de mes questions, et vos lèvres mouvantes continuent de pétrir je ne sais quels discours inconnus. Seriez-vous par hasard stupides? Vos longues randonnées au désert ne vous ont-elles rien appris? Ah! que de savants vous ressemblent! Combien de voyageurs du passé et des livres qui, d'un pied lent, ont traversé l'histoire et n'ont jamais rien ramené des contrées parcourues! O pèlerins de toute sorte, quel espoir on met dans vos yeux, mais quel silence sur vos lèvres! Faut-il donc que ce soit presque toujours ceux qui n'ont rien à dire qui voyagent?... Hier encore, sur le front du Soissonnais, j'étais l'ami d'un vieux navigateur, un armurier de la marine, qui lui aussi avait roulé sa bosse dans tous les pays de la terre. Très souvent, je l'interrogeais sur les choses qu'il avait pu voir; mais jamais il ne m'a rien dit qui valût d'être retenu, que cette phrase étonnante : « Lorsqu'on revient du tour du monde, il y a deux choses qu'il faut entendre pour se refaire une âme : la *Mascotte* pour l'innocence et *Faust* pour la grandeur!... »

De tous côtés, les petits ânes entravés par les pattes de devant se roulaient dans le fumier, ou bien sautaient comiquement, avec des gestes saccadés de jouets mécaniques, pour disputer aux poules les grains d'orge ou la paille hachée qui avaient glissé des couffins. Les pauvres, comme ils étaient pelés, teigneux, galeux, saignants! Vraiment le destin les accable. Un mot aimable du Prophète et leur sort eût été changé. Mais le Prophète a dit que leur braiment est le bruit le plus laid de la

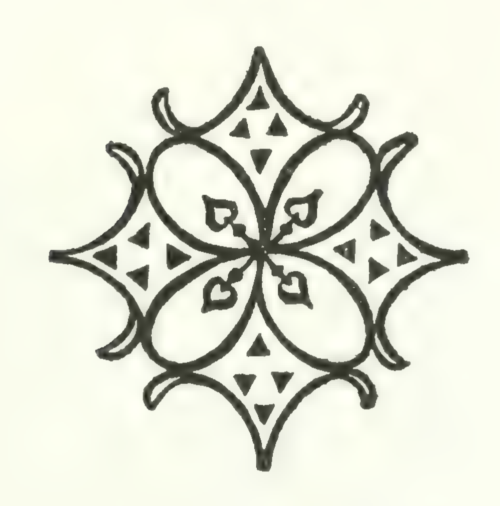
nature. Et les malheureux braient sans cesse ! Tandis qu'ils vont, la tête basse, ne pensant qu'à leur misère, un malicieux Génie s'approche et leur souffle tout bas : « Patience ! ne t'irrite pas ! Sous peu, tu seras nommé sultan ! » Un instant, la bête étonnée agite les oreilles, les pointes en avant, les retourne, hésitant à prêter foi à ce discours incroyable ; puis brusquement sa joie éclate, et dans l'air s'échappent ces cris que le plus vigoureux bâton n'arrive pas à calmer... Ane charmant, toujours déçu, toujours frappé, toujours meurtri, et pourtant si résigné, si gracieux dans son martyre ! Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir un âne, mais un âne pour ne rien faire, un âne qui n'irait pas au marché, un âne qui ne tournerait pas la noria, un âne qui ne connaîtrait pas la lourdeur des couffins chargés de bois, de chaux, de légumes ou de moellons ; un âne que j'abandonnerais à son caprice, à ses plaisirs, sultan la nuit d'une belle écurie, sultan le jour d'un beau pré vert ; un âne enfin pour réparer en lui tout le malheur qui pèse sur les baudets d'Islam et pour qu'on puisse dire : « Il y a quelque part, au Maroc, un âne qui n'est pas malheureux... »

Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir une mule. A l'heure où la chaleur décroît, je m'en irais avec elle, assis sur ma selle amarante, goûter la fraîcheur de mon jardin. Mais j'aurais surtout une mule pour prendre d'elle une leçon de beau style. Ce pas nerveux et relevé, ce train qui ne déplace jamais le cavalier, laisse à l'esprit toute sa liberté pour regarder en soi-même et les choses autour de soi. Jamais il ne languit, et s'il n'a pas le lyrisme du cheval, il n'en a pas non plus les soudaines



La noria.

faiblesses. Entre le coursier de don Quichotte et l'âne de Sancho Pança, c'est la bonne allure de la prose. Sans avoir pressé sa monture, sans qu'elle soit lassée de vous, sans que vous soyez lassé d'elle, on est toujours étonné d'arriver si vite au but.





LA FANTASIA

C'EST un plaisir homérique de suivre dans la poussière brûlante le galop de la fantasia. Là-bas aussi, jadis, sur les plages de Troie, au son des lyres et des cithares, et couverts d'huile parfumée, les chefs, les prêtres, les devins se réjouissaient sous les tentes, en regardant se divertir les guerriers. Ils sont deux cents peut-être qui se livrent, sous le grand soleil, au jeu de la guerre et de la poudre. Par groupe de trente ou quarante, rassemblés devant la porte d'une kasbah ruinée, on croirait voir des combattants qui font une sortie hors des murs. Cavaliers de tribus pour la plupart, ils ont des longs visages maigres, où la ruse paysanne s'allie à la fierté que donne la vie au grand air. Les uns portent autour de leur tête rasée une simple corde de chanvre, d'autres un voile enroulé, d'autres un fez

entouré de mousseline. Une chemise transparente, jetée sur le caftan de couleur, laisse à découvert l'intérieur brillant des manches et le bas des robes éclatantes sur les étriers de fer; une sacoche de cuir jaune ou rouge est pendue à leur épaule par une cordelette de soie.

Leurs petits chevaux blancs ou noirs, au cou épais et court, chargés de hautes selles et de multiples tapis, s'alignent sous les murs de la kasbah ruinée. Quelques-uns somptueusement harnachés, la plupart assez misérables et n'ayant pour tapis de selle que des lambeaux de soie, des étoffes usées mais de tons infiniment doux et agréables à l'œil. Des gens de la tribu, un esclave, un ami, bourrent le fusil, tassent la poudre dans le tube argenté, tandis que les mendiants, qui savent qu'au moment de s'élancer dans l'arène un cavalier est toujours généreux, circulent au milieu des chevaux et tendent la main en disant : « Que ta main, ô cavalier, frappe le cœur de ton ennemi! »



PORTE-ÉTENDARD DE LA GARDE CHÉRIFIENNE

Un cri : « O Dieu! ô Prophète! » et les chevaux s'élancent au galop. Un autre cri : « O nos pauvres enfants! » comme si tout ce monde se jetait à la mort, et les chevaux précipitent leur allure. Les cavaliers brandissent leurs fusils, abandonnent les rênes, portent les mains à leurs têtes, pour montrer qu'ils ne tiennent plus les bêtes et témoigner qu'ils se placent sous la protection de

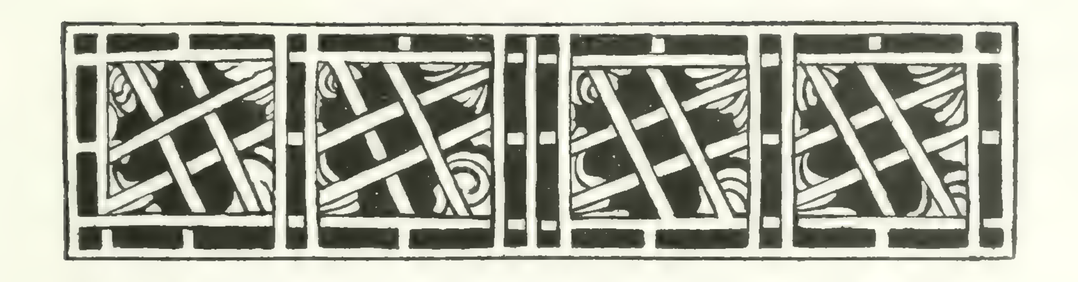


Cavaliers un jour de fête.

Dieu, mettent en joue un ennemi imaginaire, déchargent leurs armes tous ensemble, les lancent en l'air, les rattrapent, tournent au galop et s'arrêtent... La fantasia dure sept minutes, l'amour dure sept secondes et la misère toute la vie...

Au pas, la troupe des cavaliers regagne la muraille rouge. Des mendiants encore les accompagnent, en célébrant leur éloge : « Vous avez fait une belle chevauchée. Où est un plus noble Seigneur que le Caïd des Séouls?... » Dans le vent de la course, une bande de mousseline s'est détachée d'un front et descend lentement dans la poussière comme un fil de la Vierge. Au petit trot un cavalier revient, et penché sur sa selle du bout de son fusil ramasse la mousseline blanche. Déjà une autre fantasia s'est élancée dans la poussière, jette ses cris, excite ses chevaux, brûle la poudre dont on voit briller la flamme, s'arrête brusquement, s'en retourne et inlassablement recommence.





LA FORÊT DE CÈDRES



DÈS qu'on entre parmi ces arbres, qui dépassent en magnificence tous les arbres de nos bois, on a l'impression d'avoir soudain rapetissé, d'être devenu lilliputien, de pénétrer dans un règne de la nature où tout est de proportions plus vastes, où la vie des hommes, des animaux et des plantes a plus de force et de durée. Tandis que nos grandes futaies nous accablent de leur ombre et de leur mélancolie, ici au contraire la forêt, aérée et lumineuse, respire moins le mystère de la légende que la sérénité des hautes pensées claires. Au-dessus d'une brousse épaisse de thuyas et de chênes verts, les troncs énormes, largement espacés, portent leurs ramures étagées comme les gradins d'une immense architecture végétale. Chaque arbre, royalement isolé dans un domaine qui n'appartient qu'à lui, fait songer à

quelque palais d'été aux multiples terrasses superposées et verdoyantes. Les uns s'achèvent en pyramide de quarante mètres de hauteur. D'autres, brisés par le vent ou par l'âge, forment à leur sommet des nappes de verdure, pareilles à des prairies aériennes. D'autres, plus étonnants encore, sans aucune verdure sur leurs branches, se dressent comme de grands cadavres d'une blancheur sépulcrale. Surprenantes momies d'arbres, embaumées dans la résine qui les garde pour des siècles contre la pourriture et les laisse debout indéfiniment dans la mort! Au milieu de cette forêt si empressée à vivre, ces géants pétrifiés ont la solennité du temps, l'indifférence d'un obélisque au-dessus d'une foule humaine occupée à ses besognes d'un jour. La plupart ont succombé à la vieillesse; beaucoup aussi ont été les victimes d'un drame fréquent dans ces forêts. Pour abattre ces colosses qui atteignent cinq ou six mètres de tour, c'est l'habitude des bûcherons de mettre le feu à leur pied. Il n'est pas rare qu'on brûle la moitié de ces arbres magnifiques, la plus puissante, la plus belle, afin d'avoir l'autre moitié. Fréquemment le cèdre résiste, le feu s'éteint, l'homme s'en va. L'arbre meurt, mais toujours debout, bravant les orages et le temps, il devient à son tour un de ces grands corps de pierre qui mettent au milieu de ces verdures une blancheur de statue. D'autres fois il arrive que le feu vienne à bout de sa besogne : l'énorme fût craque et se brise à trois ou quatre mètres du sol : mais sa masse trop puissante lasse très souvent la cognée, ou bien les moyens font défaut pour emporter ce corps trop lourd. Alors le blanc cadavre reste allongé sur place, et sa base charbonneuse, toujours enra-



La forêt de cèdres. — Azrou.

cinée dans la terre, semble un gros cierge funèbre qui s'est éteint près de lui...



UN CAÏD CHLEUH.

Ces forêts de l'Atlas forment dans la montagne de longs rubans étroits, séparés par des cuvettes profondes, remplies d'énormes cailloux ronds qui semblent avoir été roulés par des ruisseaux de feu Les cèdres ne s'aventurent guère au-dessous de quinze cents mètres. Dès que le terrain se creuse, ils s'arrêtent. Il faut à leurs racines un sol couvert de neige la plus grande partie de l'année, et qui en conserve pendant l'été l'humidité et la fraîcheur. D'en bas, on les voit tout là-haut, penchés au bord des cirques, comme les sentinelles géantes de l'immense troupe forestière qui se presse derrière eux. On dirait qu'ils redoutent la tristesse de ces dépressions stériles, auxquelles les indigènes donnent souvent le nom de vallées de la peur ou de la mort, et qui semblent emprisonnées dans leur grand cercle tragique.

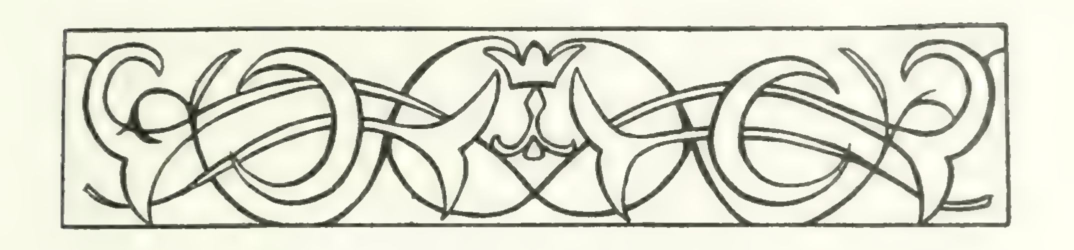
Il y a, çà et là par le monde, d'autres forêts de cèdres, au Liban, en Kabylie. Celles-là sont des forêts condamnées, mortes pour toujours à l'espérance. Elles ne se reproduisent plus et sont en train de disparaître, comme s'il n'y avait plus pour les nourrir, dans un univers appauvri, assez d'air, de lumière et de fraîcheur souterraine. Mais ici la forêt vit. Elle meurt et renaît sans cesse. Voilà peut-être la plus grande mer-

4

veille de cette forêt merveilleuse! Au pied de tous les arbres surgissent, entre les pierres, des pousses d'un vert bleu, qui dans quelques centaines d'années deviendront ces chefs-d'œuvre forestiers dont je vois les nappes paisibles s'étager autour de nous. Et quand partout ailleurs les cèdres ne seront plus qu'une grande image de souvenir et de poésie, les hommes pourront venir contempler longtemps encore dans l'Atlas, au milieu de ces troncs superbes, de ces pousses vivaces et de ces patriarches blanchis, les témoins de la Bible et du Cantique des Cantiques!



MARRAKECH



LA PLACE FOLLE

Un dédale inextricable de ruelles, d'impasses, de longs couloirs voûtés, ramifiés à l'infini, qui vont se perdre comme des racines dans la masse confuse des maisons; partout des blocs éboulés où se dessinent encore les formes d'une habitation, des vestiges de vie semblables à des coquilles vides; de grands espaces à demi abandonnés et où pourtant on vit encore comme après un cataclysme; et à côté, de solides demeures qui ont un air de forteresse et de mystérieuse puissance, avec des vestibules profonds où dorment les esclaves, entre les grandes jarres pleines d'eau et les marches de brique qui servent de montoir aux cavaliers. Partout des portes mystérieuses, dont on ne sait jamais si elles vont s'ouvrir sur un palais, une masure, une écurie ou le tombeau d'un saint; de petites

armoires de murailles, protégées par un auvent, où tout le long du jour un marchand vient s'incruster au milieu de ses pains de sucre, de sa bougie, de son beurre rance, derrière sa balance rouillée. Parfois un fronton magnifique, avec tout un riche décor de zelliges, de fleurs et de cèdre sculpté : ce n'est qu'une fontaine, dont la splendeur étonne dans cette ville où se marque si peu le goût de séduire le passant, et qui semble quelque souvenir d'une cité disparue, de proportions grandioses si tout avait été ainsi à la mesure de ces fontaines.

Des quartiers couverts de roseaux qui menacent de vous tomber sur la tête, comme tout le reste de la ville, abritent du soleil une activité primitive qui n'a pas varié depuis des centaines d'années. Depuis des centaines d'années, les vendeurs de babouches brodées comme des mitres, sont accroupis dans leurs armoires semblables à des tabernacles étincelants d'argent et d'or; les dévideurs de soie font tourner leurs roues légères au milieu de leurs écheveaux couleur d'oiseaux des îles; les teinturiers suspendent au-dessus de la rue leurs laines et leurs soies multicolores. Depuis des centaines d'années, le marchand de dattes, de noix, d'amandes, de henné, pareil à quelque idole rustique, trône au sommet de ses denrées, sa cuiller de bois à la main pour servir de loin le client; des forgerons dignes de Velasquez, le torse nu, les cuisses nues, déjà sombres de peau, rendus tout à fait noirs par la poussière du charbon, ruissellent de sueur devant leur forge et dépensent la force d'Hercule pour battre quoi? le petit fer d'un âne; des enfants pleins d'adresse, gracieux en dépit de la teigne qui les ravage presque tous,

tiennent jusqu'au milieu de la rue l'extrémité des longs fils avec lesquels leur patron, assis dans l'ombre de l'échoppe, fabrique la couture d'un burnous... Depuis des centaines d'années! Et peut-être demain toute cette petite activité va s'effondrer en poussière... Je ne sais pourquoi les peintres, éternellement tourmentés de vastes ambitions, dédaignent, comme des sujets trop au-dessous de leur génie, ces petits métiers charmants. Ah! puisse-t-il venir tout de suite, l'humble peintre génial de ce vieil Orient familier! Tous les petits métiers l'attendent; et dans le moment même où j'écris, j'entends la voix de cet autre artisan de la vie marocaine, la voix de l'âne qui l'appelle!



SI EL HADJ THAMI EL GLAOUI,
PACHA DE MARRAKECH.

Parmi ces trafics puérils, sous ces treillages de roseaux dont les lumières et les ombres font les délices du photographe, circule une foule prodigieusement vivante, fruste, primitive, souple et brutale à la fois, d'une familiarité plaisante que rien de vulgaire n'enlaidit, l'œil éveillé, les dents blanches, le corps divinement à l'aise dans sa demi-nudité ou ses lainages aux

grands plis. Gens venus de tous les coins du bled, de la montagne et de la plaine, avec leurs ânes, leurs mulets et leurs chameaux, Berbères, Arabes, nègres et demi-nègres. Tout ce monde vaque à ses affaires, le poignard au côté, avec des pensées, des désirs, des besoins que je traverse sans les comprendre. Et toujours le flot me ramène à une place étrange, où cette population rustique, chaque jour renouvelée, s'arrête et s'accroupit autour de choses qui l'enchantent et me retiennent, moi aussi, pendant des heures, attentif comme un ignorant devant un grand livre ouvert.

Oui vraiment, une place étrange, sur laquelle les montagnes, accourues du fond de l'horizon, penchent leurs têtes neigeuses pour regarder ce qui se passe. Toute l'âme du Sud est là, dans ces cercles de curieux qui, du matin au soir, se font et se défont autour de quelque bateleur, avec la mobilité des fumées. Il y a le cercle du charmeur de serpents qui s'agite, l'écume aux lèvres, les cheveux dénoués, devant un sac de cuir d'où sortent des cobras noirs et luisants. Le charmeur bondit autour d'eux, les excite avec sa baguette, célèbre en litanies violentes et rapides les mystérieuses vertus de la terre, dont les serpents sont pénétrés plus qu'aucun être vivant. Furieusement, il fait rouler sur son cou sa tête aux longs cheveux épars, pendant que les tambourins s'exaspèrent et que les bêtes, dressées sur leur queue, suivent ses gestes frénétiques d'un lent mouvement imperceptible et souverainement orgueilleux de leur tête plate et gonflée. C'est une cérémonie sacrée, avec vingt péripéties, dont je ne saisis que le dehors, qui se



Le charmeur de serpents.

développe devant moi. A tout moment, le magicien laisse là ses reptiles, pour s'intéresser aux secrets d'un homme ou d'une femme qui sort de l'auditoire, s'approche et lui murmure quelques mots à l'oreille. Enfin, dernier acte du drame, le furieux mord le serpent et mord ensuite son client, ou bien saisissant le cobra, il le lui place dans les mains, puis sur le cou, comme un foulard glacé, puis sur la poitrine, entre le burnous et la peau, et l'abandonne là, tandis que dans le délire des tambourins déchaînés et de tout le cercle qui prie, il se démène, vocifère et couvre son patient de la bave magique qui mousse en abondance à ses lèvres...

Il y a les cercles des conteurs, toujours élégamment vêtus, qui débitent d'interminables poèmes, en frappant à intervalles réguliers deux ou trois petits coups nerveux sur un petit tambourin, pour bien scander le rythme et réveiller les esprits. Les longs gestes des doigts, de la main et des bras, les attitudes du corps si parfaitement élégantes, les longs glissements sur les pieds nus ou le passage balancé d'un pied sur l'autre, toute cette mimique est fixée par une caïda séculaire, comme dans une figure de ballet. Et les fureurs voisines du charmeur de serpents ne gênent ni les auditeurs, ni le protagoniste de ce divertissement raffiné et, mon Dieu, tout académique...

Il y a le cercle du commentateur aveugle, qui arrive, vers les cinq heures du soir, du lointain Sidi-Bel-Abbès, une petite gaule d'une main, et s'appuyant de l'autre à l'épaule de l'enfant qui voit pour lui. Au pied d'une haute muraille nue, devant laquelle se tient chaque matin le marché aux pigeons, ses

auditeurs accroupis, immobiles et silencieux, l'écoutent réciter sa leçon sur les Traditions du Prophète, d'une voix monotone, toujours pareille à elle-même comme les lettres d'un alphabet, sans s'arrêter une seconde ni faire un autre mouvement que de remuer du haut en bas, avec une autorité mécanique, la petite baguette dont il s'accompagne en marchant, et qui semble le conduire dans ses explications comme elle le conduit dans la rue...

Il y a le cercle des danseurs chleuh, petits garçons ou jeunes gens vêtus de longues robes aux manches largement ouvertes, sur lesquelles est jetée une chemise blanche, transparente, qui tombe jusqu'à leurs pieds nus. Avant la représentation, enveloppés des pieds à la tête dans leurs djellaba grisâtres, le capuchon rabattu sur le visage, ils se dérobent aux regards comme des objets d'un grand prix. Aux premiers sons du tambourin ils se lèvent, se dépouillent de leur terne chrysalide et apparaissent dans tout l'éclat de leur toilette équivoque. Une ceinture de femme, en cuir brodé de soie, marque légèrement les hanches. Au côté, le poignard et la boîte d'argent où l'on enferme les amulettes, suspendus à l'épaule par une cordelette brillante dont la teinte s'harmonise avec la couleur de la robe. Les sourcils, les yeux peints; un anneau d'argent à l'oreille; sur le front, une frange de cheveux bien lustrée avec de l'huile; deux grosses touffes sur les tempes; le reste de la tête rasé, à l'exception de deux longues tresses noires, emmêlées à des fils de laine qui se balancent sur le dos ou sont retenues à la ceinture. Les uns chantent d'une voix de tête



Le conteur.

suraiguë, que je n'ai entendue qu'ici, en s'accompagnant de rebecs à la musique aigrelette; les autres dansent, en faisant sonner entre leurs doigts trois castagnettes de bronze, grandes comme des pièces de deux francs. Ils dansent ou plutôt tournent en rond, dans une promenade rythmée par un léger mouvement des chevilles et des hanches que vient rompre tout à coup une volte rapide, un brusque tournoiement du corps, un battement plus pressé des pieds nus sur la terre fraîchement arrosée. Par moments, ils dessinent quelque figure compliquée de ballet, s'emmêlent, se perdent, se retrouvent, tombent aux pieds les uns des autres, se relèvent, s'offrent et se refusent dans un mouvement un peu sauvage, plein d'harmonie, de grâce, de sensualité voilée. Puis tout revient à son rythme paisible, et la lente promenade à petits pas frémissants reprend sa cadence balancée, dont le charme monotone tient l'auditoire envoûté. Envoûté, jusqu'au moment où l'un des petits danseurs, apercevant dans le public un personnage, qu'à sa mise il juge fortuné, bondit, s'élance hors de la ronde, va danser pour lui seul, et reçoit, un genou en terre, une piécette d'argent, mouillée de salive sur le front.

Vingt autres cercles se font et se défont autour de quelque extravagant, qui avale à longs traits de l'eau bouillante ou s'enfonce dans la bouche un cierge de poix enflammé. Et ces danses, ces chants, ces musiques, ce bruit sourd de tambourins, ces contorsions et ces sorcelleries, tout ce plaisir primitif dans ce qu'il a de plus égaré, de plus trouble, de plus voluptueux, s'accompagne inlassablement de gestes religieux, de mains

tendues pour la prière, d'invocations à Allah et à tous les saints de l'Islam, d'*amen* et d'*amen* encore, mille fois répétés, de doigts qu'on porte à sa tête, puis à son front, puis à ses lèvres, de saluts et de baisers à l'infini mystérieux — en sorte que cette place folle entend, au long de la journée, plus de prières qu'une mosquée.

Ce lieu de la frénésie et du plaisir, on le nomme Djema El Fna, la Place de la Destruction, soit pour rappeler le souvenir d'une formidable tuerie qui aurait eu lieu en cet endroit, soit à cause de l'habitude qu'on avait jusqu'à ces dernières années, d'accrocher là les têtes des rebelles, au-dessus d'un mur bas et ruineux. Mais les indigènes l'appellent plus ordinairement la Place du Trafic, pour éviter le mauvais sort qui ne manque jamais d'accompagner certains mots de fâcheux augure, et parce qu'en effet cent commerces s'agitent autour de ces spectacles et de ces sorcelleries. Marchands de tout et de rien, d'orge verte, de pierres à chaux, de bois ou de paille hachée; marchands d'oranges, de citrons, de cédrats, de grenades, de tous les produits d'une terre qui abonde en fruits admirables, dès qu'un peu d'eau vient la toucher; vendeurs de cotonnades, qui se promènent en tenant étalée, comme un épouvantail, entre leurs bras étendus, quelque chemise à la mode marocaine, où l'on voit, peinte en bleu, la marque de fabrique, un lion, une locomotive, ou une Liberté avec sa torche et ses rayons; fripiers et brocanteurs, qui surveillent de l'œil une quincaillerie sans nom, des caftans usagés, de vieilles soies passées, des restes d'uniformes qui ont vu la Somme et Verdun,



Djema El Fna.

5



UNE FEMME CHLEUH.

quelques boîtes de conserves vides, une gamelle, quatre boutons et quelquefois moins encore; femmes effondrées dans leur haïk devant des bracelets d'argent et de petites pièces de cotonnade blanche brodées de quelques fleurs de soie; matelassiers qui épouvantent, quand on voit auprès d'eux les lots de chiffons innommables dont ils bourrent leurs coussins; savetiers à l'abri de quelque vieille natte suspendue à un roseau, qui s'emploient à redonner la vie à des babouches sans espoir; vendeurs de sauterelles cuites, d'œufs durs saupoudrés au cumin, de pois chiches, de fèves grillées; marchandes de soupes accroupies devant une énorme marmite entourée de chiffons graisseux; marchands d'agglomérats étranges faits de sucre, d'amandes, de dattes, de raisins et de grains de millet; droguistes assis devant des peaux de chat, des ailes de chouettes et d'éperviers, des dépouilles de bêtes séchées, lézards, caméléons aux vertus infinies comme leurs couleurs changeantes; sorcières du Sénégal qui brassent l'avenir dans une corbeille d'osier, pleine de coquillages blancs et noirs, affreux à voir comme des yeux arrachés à leurs orbites; mendiantes rassemblées autour d'un méchant tapis, sur lequel on jette en passant un sou, un fruit, un oignon, et dont les voix plaintives chantent, pendant des heures, d'interminables litanies qui vont

rejoindre dans la confusion des bruits tous les autres appels à la divinité.

Sous les pieds de la foule, monte une poussière qui sent le crottin d'âne, la sueur et la paille hachée, et qui devient parfois si épaisse au crépuscule, à l'heure de la grande frénésie, que tout cela prend un air de cauchemar et de fantasmagorie. On dirait que ces formes blanches qui circulent silencieusement ou restent debout immobiles, ne sont plus retenues à la réalité que par le bruit forcené des tambourins. Quelques bâtisses européennes, jetées au bord de cette place, prennent leur part à ce délire. La Poste avec sa couronne de fils, le magasin du quincaillier, la Banque, le Glacier et le Café de France, la boutique de cycles, les voitures de louage avec leurs cochers espagnols, toutes ces choses d'un autre monde paraissent alors aussi baroques que les cercles magiques, et le directeur de la Banque et la marchande de journaux plus fous encore que le sorcier!...





LE PALAIS DE LA BAHIA



OUR qui fut bâti ce palais qui semble le vestige d'un âge qui n'a jamais existé, et où tout aurait été gentillesse, grâce, musique, poésie? Pour quelle femme divine, pour quel poète charmant?... Voici une cour de dimension royale avec ses trois jets d'eau. En voici d'autres plus petites avec une seule vasque de marbre; et d'autres entourées d'arcades sous lesquelles s'ouvrent de hautes portes peintes et de petits volets minutieusement enluminés; et d'autres recouvertes d'un toit, qui ne reçoivent de lumière que par de minuscules verres de couleur enchâssés dans une dentelle de stuc, et où les yeux habitués à la grande clarté du dehors sont un moment à reconnaître le jet d'eau, les portes peintes, tout le mystère précieux qui se cache ici loin du jour.

Voici des jardins qui ressemblent non pas aux jardins de chez nous, mais à d'énormes caisses d'orangers enfoncées dans le sol, en contre-bas d'allées brillantes, toutes pavées de mosaïques, de rosaces et de fleurs d'émail. De ces parterres profonds jaillissent, avec les orangers, des cédrats qui laissent pendre leurs lanternes jaune citron, des cyprès trois fois plus hauts que les petits toits verts qui entourent les jardins, des bananiers, des lilas du Japon, des cassies aux houppettes d'or parfumées, des daturas, des géraniums, un fouillis de plantes rustiques dans le plus complet désordre, comme si le jardinier avait dit à ces arbres et à ces fleurs : « Voilà l'espace que je vous ai donné : pas une herbe ne poussera hors de ces quatre carrés, au-dessous des allées brillantes réservées aux zelliges (1) qui sont vos sœurs d'émail; mais là où vous êtes chez vous, croissez à votre fantaisie, je vous abandonne à Dieu... »

Et tout cela embaume, et tout cela verdoie et brille, les fruits des arbres, les fleurs des parterres, les rosaces des allées, les bouquets des portes peintes, un peu fanés par le soleil et dont les ors s'écaillent, les tuiles vertes des toits, et les mille couleurs qu'on voit luire dans la pénombre des chambres, et aussi dans ces précieuses alcôves ménagées sur un côté du jardin, où le maître du logis venait avec ses femmes prendre le thé, écouter de la musique, regarder passer la lune entre les fuseaux des cyprès.

Entre tous ces endroits charmants, un labyrinthe d'étroits

(1) Petits morceaux de brique émaillée.



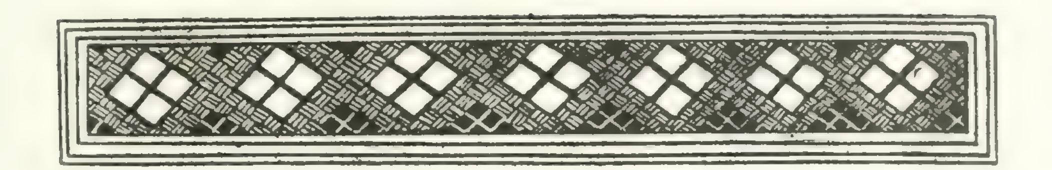
La Bahia.

couloirs, aux murs nus, blanchis à la chaux. Pas la moindre décoration, comme si les corridors de cette vaste demeure n'avaient pas été achevés. Évidemment l'esprit arabe n'éprouve pas, comme le nôtre, le besoin d'une perfection totale. A quoi bon décorer un lieu où la vie ne séjourne pas? Ces couloirs nus sont à l'image de ce pays, où de grands espaces vides séparent des endroits pleins d'agrément et de civilisation. Le sentiment qui tant de fois a inspiré la poésie arabe (le plaisir de retrouver l'eau courante, la verdure et l'ombre, après le bled embrasé) guide aussi les architectes dans la construction des palais. C'est à dessein que dans les salles les plus richement décorées, la muraille reste nue et blanche entre les mosaïques qui règnent dans le bas, et le bandeau de plâtre qui porte sur sa dentelle la somptuosité du plafond. Et la même raison veut sans doute qu'entre les cours et les jardins d'émail on laisse ainsi les corridors à leur triste abandon, afin de multiplier le plaisir d'arriver à l'improviste dans un de ces enclos enchantés.



LE CAÏD EMBAREK, PORTE-PARASOL DES SULTANS.





DU HAUT DE LA BAHIA

TOUT au fond de cette demeure, dans un lointain jardin secret, rempli comme un vase trop plein d'une végétation folle de bananiers, de physalis, de daturas et d'orangers, une petite porte en ogive s'ouvre dans une tour qui domine assez bizarrement, d'une hauteur de trois étages, ce palais à ras de terre. On monte un escalier brutal, et là-haut se découvre un spectacle si grandiose que du coup s'effacent de l'âme toutes les charmantes choses d'en bas. Imaginez autour de vous une immense étendue rosée de murailles et de terrasses dans une large ceinture verdoyante d'oliviers et de palmiers ; et là, tout près, l'Atlas éblouissant de neige, pareil à une gigantesque vague, suspendue au bord d'une plage avec sa frange d'écume, dans l'émotion, semble-t-il, d'un mouvement arrêté qui va

reprendre et s'écrouler tout à coup... Entre les verdures des palmiers et cette blanche vague menaçante, pas un pli de terrain, aucun accident du sol, rien que la plaine nue, barrée à l'horizon par ces montagnes formidables, où l'on devine à des miroirs de glace de foudroyantes cassures, des à-pic vertigineux, des brutalités effroyables, et aussi des mouvements d'une douceur infinie où le bleu des lointains semble se diluer dans la neige.

De l'autre côté de l'horizon, une longue suite de collines, baignées d'une chaude lumière, et qui, à défaut de l'air sublime des hautes cimes qui leur font face, ont reçu de la nature la grâce, les formes heureuses, le divin mensonge des couleurs. Entre ces collines et l'Atlas, il y a bien cent kilomètres, mais l'air est si transparent que toute distance s'efface, l'immense plaine disparaît, la grande ville de terre séchée semble avoir juste la place de loger ses maisons et ses jardins dans cette vaste étendue, et l'on dirait que le dernier palmier de l'oasis effleure la neige des cimes avec ses branches balancées.



TIMBALIER DE LA GARDE CHÉRIFIENNE.

Vu de là-haut, la charmante Bahia n'est qu'une suite de terrasses bossuées, tachées de chaux, de toits encombrés d'herbes folles, d'espaces vides d'où surgissent quelques pointes de cyprès. Le regard plonge à demi dans les patios qui se pressent à l'entour, uniformément pareils, uniformément misérables, creusés comme des alvéoles dans un rayon de



Les terrasses au soleil couchant.

miel. Et ces cellules habitées, cette multitude de cubes posés les uns près des autres, qui forment à perte de vue jusqu'à la ceinture des jardins une géométrie indéchiffrable de tours carrées et de terrasses, c'est cela la grande ville du Sud, où le Berbère, habitué à la tente et au gourbi, a fait l'essai de la ville citadine, sans arriver vraiment, depuis huit siècles qu'il a construit ces murailles, depuis huit siècles que des millions et des millions d'hommes y ont vécu, à bâtir autre chose qu'un immense camp de boue séchée, où la famille habite encore, avec une simplicité antique, dans la société de l'âne, de la poule et du mulet.





LA KOUTOUBIA

Je ne sais pourquoi les indigènes appellent cette ville Marrakech la Rouge, car cette nappe de murailles, cuites et recuites par le soleil, a plutôt la couleur d'une feuille longtemps roulée par l'automne, et, dans ses plus grands excès, ne dépasse jamais le rose tendre ou le vermeil. Pas une fumée, pas un bruit. Rien que le cri des émouchets qui planent et tournoient, et tout à coup, montant de ce silence, le long braiment désespéré d'un âne qu'on aurait abandonné dans des ruines…

De ce vaste monceau de terre mille fois remué par les hommes, mille fois redevenu poussière et inlassablement redressé en murailles et en maisons, surgit une haute tour de pierre, carrée, brûlée par le soleil, prodigieusement isolée dans

sa solitude aérienne, avec ses quatre boules d'or enfilées à son sommet, la haute Koutoubia, qui domine de plus de soixante-dix mètres cette ville à ras du sol, et vers laquelle s'acheminent depuis huit siècles les ambitions, les désirs et toutes les pistes du Sud... Plus loin, de hauts murs crénelés entourent d'immenses cours désertes, laissant apercevoir des pointes de cyprès et les toits verts du palais des sultans, que prolonge à perte de vue un jardin d'oliviers et d'orangers, presque aussi grand à lui seul que le reste de la ville, et d'où l'on voit surgir d'autres toits verts, d'autres cyprès et ces palmiers échevelés qui semblent éventer les neiges...

Le soir vient, de tous les points de l'horizon accourent de grands vols d'ibis blancs qui vont se rassembler pour la nuit dans les jardins du Sultan, au bord d'un vaste miroir d'eau, où le reflet des cimes neigeuses de l'Atlas se mêle au reflet des oliviers. Ils passent au-dessus de ma tête, pareils à des pensées heureuses, et le battement de leurs ailes donne presque l'illusion d'un souffle d'éventail sur la joue. Pour cette fête du crépuscule, les petites collines charmantes se revêtent chacune d'une robe de soie différente, rose, mauve, bleue, violette, amarante. La grande plaine au pied de l'Atlas est déjà envahie de teintes bleuâtres et glacées, mais les cimes reçoivent encore l'étincelant adieu du jour. La ville entière prend la couleur de ces gâteaux de miel dont elle offre déjà l'image avec ses milliers d'alvéoles. La haute Koutoubia rougeoie, comme éclairée par une flamme intérieure. Du côté du couchant, sur le fond doré du ciel, les palmiers semblent jaillir d'un désert de sable aérien.



La Koutoubia.

Dans ce vaste espace de lumière, borné d'un côté par des neiges et de l'autre par du feu, tout se transforme de seconde en seconde, s'avive, se dépasse en éclat, multiplie les couleurs et les feux d'artifice, puis s'apaise, s'éteint : la montagne devient morte et sombre ; les charmantes collines ne semblent plus que de petits tas de cendres laissés par l'incendie du soir





LES REMPARTS



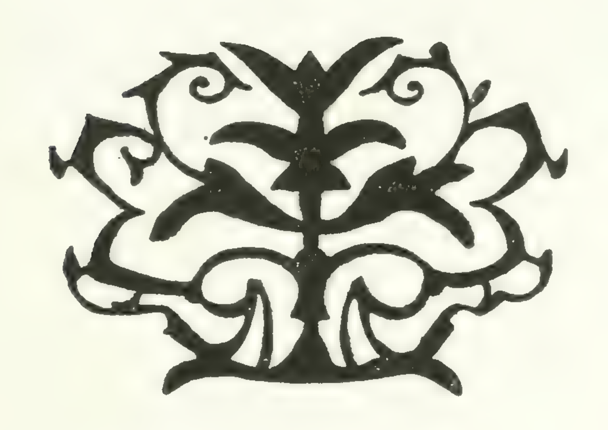
A mesure que l'on s'éloigne de l'enchevêtrement des ruelles qui forment le cœur de Marrakech, des chemins plus larges s'en vont entre des murs de vergers, derrière lesquels les arbres et les plantes sont soustraits aux regards aussi jalousement que les femmes. Toutes ces pistes poussiéreuses aboutissent à des remparts formidables, dont la masse flanquée d'un millier de tours carrées, ébréchée dans ses tours, édentée dans ses créneaux, mais d'une allure toujours grandiose, s'allonge sur plus de trente kilomètres autour de Marrakech. Les jardins de palmiers et d'oliviers qui font presque de tous les côtés une seconde enceinte à la ville, s'approchent par endroits jusqu'à toucher la muraille, et les palmiers penchent leurs têtes sur les créneaux délabrés. Mais le plus souvent, au pied des murs s'étend

un terrain vague, d'un extraordinaire aspect. Partout des trous béants, dont la terre est rejetée sur les bords, des excavations profondes qui ont servi naguère à creuser les galeries souterraines par où arrivent de très loin les eaux de source à Marrakech. Un grand nombre de ces aqueducs centenaires se sont effondrés au cours du temps; on a creusé de nouveaux trous; et tous ces orifices de puits, vivants ou morts, bouleversent le terrain, le hérissent d'étranges cratères. Ajoutez dans ce chaos des monticules aux profils bizarres, formés des immondices rejetées par les siècles hors de la ville; des cimetières sans clôture où les chiens viennent, la nuit, fouiller avec leurs pattes; quelque mausolée solitaire; un arbre marabout avec ses branches épineuses, couvertes de chiffons et de touffes de cheveux; une rigole d'eau vive venue on ne sait d'où; les berges escarpées d'un oued profond de plusieurs mètres, sur lequel est jetée une arche de pont romantique, faite à souhait pour illustrer quelque tragique histoire espagnole. Entre ces bosses, ces trous, ces précipices, une piste tortueuse où passent quelque troupeau de chèvres, de moutons ou de vaches, des burnous derrière des ânes, des femmes qui vont laver à la seguia de la laine ou du grain. C'est à la fois animé et solitaire, vivant et mort; cela ne ressemble qu'à soi-même, et sans qu'on sache pourquoi ni comment, ce désordre poussiéreux fait une harmonie saisissante avec l'âpreté de la muraille et le charme bucolique des vergers... Ailleurs, plus de palmiers, plus d'oliviers, plus rien. Rien que l'immensité nue, verdoyante au printemps, complètement brûlée l'été, d'où l'on voit accourir de loin les longs chapelets



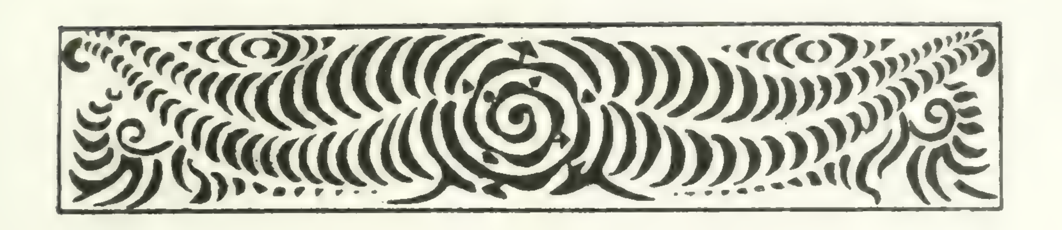
Les remparts.

des puits, qui apportent la fraîcheur à la ville et aux jardins, tandis que là-bas, à l'horizon, l'Atlas déroule sans limite ses hautes vagues immobiles, resplendissantes de leur écume neigeuse qui ne s'écroule jamais sur la plaine…





Bab Doukkala et l'Atlas.



LE TOMBEAU DES SAADIENS



DANS l'ombre des hautes murailles de la mosquée d'El-Mansour, s'élève au milieu des orties une petite bâtisse ruineuse. Oh! ce n'est pas bien grand, cela ne tient pas beaucoup de place dans l'immense ville de boue séchée! Mais sans doute faudrait-il aller jusque dans les cités légendaires de la Perse ou de l'Inde pour trouver rien d'aussi parfait, une réussite aussi heureuse que le précieux coffret de cèdre, de marbre et de plâtre sculpté enfermé derrière ces murs.

Du dehors, on n'en voit rien que deux petits toits verts qui semblent se confondre avec les toits d'une mosquée voisine. Vingt fois je suis passé dans ce coin de la ville, sans soupçonner que le plus beau trésor du Moghreb se cachait là dans une gangue de boue. C'est au fond d'un petit enclos, emprisonné

comme un puits entre les murs de la mosquée et la haute enceinte édentée d'un vieux palais écroulé. Partout l'herbe et l'ortie. Deux pavillons bien délabrés dressent dans cette solitude leurs murs terreux et leurs toits verts, mal assurés sur des poutres de cèdre qui tremblent dans la maçonnerie. Aucune porte ne défend l'accès de ces pavillons ruineux. On passe de plain-pied des orties de l'enclos dans une chambre merveilleuse, au milieu de laquelle sont posés sur le sol trois longs cercueils de marbre. Autour de ces trois tombes s'élancent des colonnes, sur lesquelles s'appuient des arcades et la haute voûte d'un plafond étincelant de reflets d'or et de couleurs passées. Une simplicité, une proportion divines, qui rappellent les plus beaux ouvrages de l'art grec ou de la Renaissance italienne. Et tandis que l'esprit se réjouit de l'harmonie des lignes, les yeux découvrent avec enchantement une décoration murale d'une richesse, d'une variété, d'une fougue incomparables. Pas un marbre, pas une surface, pas un caisson de cèdre, pas une faïence où ne se déploie une imagination vraiment déconcertante en ressources et en ingéniosité. Il faudrait des jours et des jours pour épuiser un détail infini, qui deviendrait peut-être lassant par sa prodigalité, si la contemplation ne trouvait son repos dans le calme de l'ensemble. Entrelacs, rinceaux, nids d'abeilles, panneaux couverts d'une écriture dont les lettres se nouent et se dénouent, s'emmêlent et se poursuivent, comme dans nos vieilles tapisseries les lévriers et les lièvres bondissants, tableaux de plâtre ajouré, stalactites, sceaux de Salomon, araignées du Prophète, étoiles et soleils de zelliges, tous les motifs habituels de la décoration



Les tombeaux des Saâdiens.

moresque se retrouvent ici avec une telle abondance et tant de bonheur dans l'invention, que tout cet art formel et volontaire, le plus éloigné de la réalité qui se puisse concevoir, fait vibrer ces murailles et les anime, pour ainsi dire, de la vivante chaleur de l'esprit.

Dans cette chambre et dans les chambres voisines, moins belles parce que moins bien conservées mais encore très magnifiques, partout d'autres stèles funéraires, les mêmes longs cercueils ivoirins, sculptés, fouillés d'inscriptions merveilleuses, tous de la forme d'un bateau renversé, la quille en l'air, sur une plage, les uns très longs, faits, semble-t-il, pour des corps gigantesques, les autres, tout petits, à la mesure d'enfants nouveau-nés. Ce sont là les tombeaux des princes saâdiens qui vécurent, il y a trois cents ans, dans le palais détruit d'El-Bedi.

Dans cette brillante chapelle, l'essence même du génie arabe semble reposer, comme à Florence l'esprit de la Renaissance dans la chapelle des Médicis. A Fez, on ne serait point surpris de rencontrer cette merveille. Mais ici, à Marrakech, dans cet immense fondouk d'ânes, de mulets et de chameaux! Ce petit enclos plein d'orties apparaît comme un cap de civilisation, l'extrême pointe de l'art moresque profondément enfoncée dans le primitif et le barbare. Que justement ici soit venu s'épanouir ce qu'a produit de plus parfait la civilisation andalouse dans toute l'Afrique du Nord, cela remue au fond de la mémoire l'énorme poussière du passé, anime d'une vie singulière le souvenir de choses mortes! Des notions qui paraissaient invraisemblables et quasi fabuleuses lorsqu'on les lisait dans les livres,

retrouvent leur crédibilité et un air tout naturel. On se remémore, sans être autrement étonné, qu'au temps où ces chambres funéraires étaient dans leur première fraîcheur, il y avait à Tombouctou une université florissante et des bibliothèques qui comptaient plusieurs milliers de volumes... Une chapelle comme celle-ci permet à l'imagination de jeter de longues passerelles sur de vastes nappes de siècles et d'étendre bien au delà de l'horizon où nous les bornons d'habitude, les grandes réussites de la civilisation musulmane.





LES JUIFS DU MELLAH



UAND on a longtemps erré dans cette ville musulmane, bien poussiéreuse, bien délabrée, mais vaste et aérée, remplie d'une belle humanité qui sent la montagne et le bled, quel dégoût de tomber dans le Mellah ! C'est un des lieux les plus affreux du monde. Là s'entassent vingt mille Juifs, dans un espace infiniment trop étroit pour leur vie pullulante. Ce ne sont que caftans noirs sordides, calottes crasseuses, cheveux gras, tire-bouchonnant sur les joues ou bien pommadés, travaillés en boucles, en franges, en mèches ramenées autour de la calotte noire avec une recherche de l'élégance qui fait peur ; têtes ravagées par toutes les variétés de teigne qui dégoûtent le passant et ravissent le spécialiste ; yeux chassieux, clignotants, purulents, mal ouverts qui semblent sortis d'une cave et s'effrayer du jour ;

barbes incultes, chairs blafardes ou colorées d'un rose de poupée En vain le regard cherche-t-il à se poser sur quelque chose de propre. Par une fatalité incroyable, les denrées elles-mêmes, un fruit, une orange, un citron, une bougie, du sucre, tous ces objets dont le nom seul éveille une idée de fraîcheur, prennent ici l'air sale et malade. Dans les chambres groupées autour d'une cour intérieure, d'innombrables familles mêlent dans une promiscuité ignoble leur vermine, leurs maladies, leurs animaux et leurs enfants. Depuis la porte qui donne accès dans les couloirs et les cours, jusqu'au fond de ces taudis, tout cela grouille autour de matelas immondes, parmi des plats et des cruches cassées ; et l'on est saisi à la gorge par une atroce odeur de fumier, de sang de poulet et de maya, ce tord-boyaux de figues, de raisins et de miel qu'on boit à pleins verres au Mellah.

Le plus affreux, c'est l'école, où, dans l'odeur inexprimable, des grappes d'enfants pressés les uns contre les autres comme des mouches sur un papier ou des têtards dans une mare, ânonnent les textes hébraïques, pleurent, crient, s'abandonnent sans vergogne à tous les besoins de la nature, autour de vieux maîtres dégoûtants, dont la figure hébétée garde un air d'enfance abrutie. Oh ! l'horrible verger d'enfants. Et comme il fait comprendre ce mot d'un rabbin qui disait : « En Israël, il y a trois sortes de gens : les Israélites, les Juifs et les Juifs du Maroc. »

En sortant des quartiers arabes, on quitte une civilisation d'un caractère aisé, insouciant, ami du plaisir et du repos, enfantin jusque dans sa gravité et son désir du gain, pour trouver ici un monde effroyablement affairé. Tout ce Mellah s'agite,



Juifs du Mellah.

trafique, se marie, vit et meurt, sans paraître soupçonner son étonnante abjection. Bien plus, de cette ignominie s'élève une sorte de gaîté satanique, un immense mépris pour tout ce qui n'est pas juif, un orgueil qui brûle en secret sous la servilité et la crainte. Et sans doute est-ce pour cela qu'au milieu de tant de misères le regard s'épouvante et le cœur ne s'émeut pas... L'autre jour, dans le souk des cuivres, je regardais un de ces Juifs, vieillard septuagénaire, aveugle, demi-nu, occupé à faire tourner une roue au fond d'une échoppe qu'éclairaient les feux verts et jaunes des métaux qu'on étame. Pauvre Samson aveugle! Comment demeurer insensible? Il semblait là depuis des siècles, attelé à cette roue comme à la roue de l'infortune. Et pourtant ce qui affligeait le plus, ce n'était pas le spectacle de cette misère particulière, c'était de penser qu'il ne fallait rien moins que l'excès de cette détresse pour faire naître un sentiment, qui partout ailleurs au Mellah est étouffé sous le dégoût.

Quand naguère je traversais les ghettos de Galicie, de Bohême et de Hongrie, et que je voyais ces Juifs sordides dans leurs souquenilles boueuses, je me disais souvent : « S'ils me semblent si dégradés, si horribles, c'est qu'ils sont de misérables Orientaux transportés à des centaines de lieues de leur ciel éclatant, dans des régions froides et brumeuses. Sans doute m'apparaîtraient-ils tout à fait différents dans leurs contrées natales, loin de cette boue qui couvre leurs vêtements, loin de ces glaces où ils grelottent. Là-bas, dans leur pays de lumière, ils doivent retrouver, j'imagine, quelque propreté, quelque noblesse... » Et justement c'est le contraire! Ils se découvrent ici plus sales, plus vermineux

qu'en Europe. Leurs robes noires, leurs calottes crasseuses attristent plus encore sous ce soleil éclatant. Et il leur manque à tous irrémédiablement la nostalgie de quelque Orient perdu, que je croyais là-bas apercevoir au fond des yeux...



MEKNÈS



Bab Mansour el Aleuj.



MEKNÈS



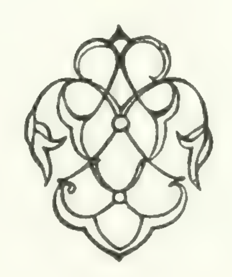
EKNÈS, c'est le caprice d'un sultan fastueux et cruel, contemporain de Louis XIV, le fameux Moulay-Ismaïl. Dégoûté de Fez et de ses habitants, dont l'esprit naturellement frondeur lui était insupportable, il bâtit sur un promontoire, entre le Zerhoun et l'Atlas, un de ces beaux palais marocains, aux murs énormes de boue séchée, avec d'immenses miroirs d'eau, des mosquées, des jardins, des fontaines, des cours, des pavillons délicieux. Tout cela existe encore aujourd'hui, formidable et délabré. Depuis longtemps, les sultans ont délaissé Meknès pour revenir à Fez. Et, dans les murs du palais abandonné, n'habitent plus que quelques vieilles femmes, débris d'un harem de sultan, qui vivent ici en recluses, sous la garde d'eunuques noirs aussi décrépits eux-mêmes que ces tristes beautés..

Depuis le temps de Moulay-Ismaïl, jamais Meknès n'a retrouvé le rang où la fantaisie de ce prince l'avait élevée un moment. Avec ses remparts éboulés, ses portes magnifiques, les vingt minarets de ses mosquées, cette cité un peu à l'écart des grandes routes du commerce a gardé un vieil air de cour, aristocratique et fermé. Elle est tout repos et silence — à l'exception toutefois d'une infernale semaine où les disciples de Si Aïssa, patron des Aïssaouas, accourus par milliers et par milliers autour du tombeau du Saint, l'emplissent d'un effroyable vacarme et s'abandonnent pendant huit jours à des extravagances sans nom. Il paraît que Si Aïssa dit un jour à ses disciples, mourant de faim au milieu du désert où il les enseignait : « Mangez ce que vous trouverez. » C'est pourquoi, dans leurs jours d'excès, au moment de l'anniversaire du Saint, ceux d'entre ses adeptes qu'on appelle les Lions, dévorent des moutons vivants et leurs entrailles non vidées ; et les autres, qu'on appelle les Chameaux, mangent du verre cassé et des figues de Barbarie armées de leurs ceintures d'aiguilles. Et pendant ces huit jours, rangés devant leurs musiciens, les plus grands au milieu, les plus petits aux ailes, ils forment comme un croissant de lune, et se tenant la main, ils piétinent le sol en cadence, projettent leur corps en avant et en arrière, puis sautent brusquement en l'air, en poussant un cri rauque, une sorte de han ! qui se traduit par Allah. Des femmes, les cheveux dénoués, entrent dans ce cercle sacré, et se mêlent à ce délire, en faisant vertigineusement rouler leur tête sur leurs épaules jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées, parfois évanouies sur le sol... Pendant huit jours ressuscitent,



Le you you des femmes.
Retour de fête.

dans ce cimetière de Meknès, les mystères d'Eleusis, les saltations des Coryphantes, les cérémonies dyonisiaques de l'ancienne Grèce. Puis cette frénésie s'apaise. L'immense flot des pèlerins s'écoule. Chose étrange, tous ces frénétiques, les Lions et les Chameaux, regagnent leurs petites boutiques. Ces gens, qui dévoraient des bêtes pantelantes, les voilà maintenant paisiblement installés dans les petites armoires, où ils débitent leur épicerie et leur petite pacotille, dévident les écheveaux de soie, cousent la laine des burnous, taillent le cuir des babouches, ou bien égrènent leur chapelet ou lisent le Coran, ou bien tout simplement se défendent des mouches avec un petit éventail. Et de nouveau, pendant un an, le cimetière de Si Aïssa, le beau jardin funèbre de Meknès, avec ses oliviers centenaires, retombe à son recueillement de grand verger mystique et silencieux.





VOLUBILIS



C'EST le point extrême où se sont avancées les légions romaines au Maroc. Dès le premier siècle de notre ère, la ville possédait le droit de cité qui ne fut accordé que deux siècles plus tard à beaucoup de villes de Tunisie. Tout montre ici la volonté de faire d'un simple poste militaire une grande ville imposante pour les imaginations. Le mur d'enceinte n'a pas moins de trois kilomètres de tour, et les fouilles témoignent qu'il y avait aussi, à l'extérieur, des faubourgs. La plupart des monuments ont disparu sans laisser d'autres traces que celles de leurs fondations. Mais il en est un qui demeure : le bel arc de triomphe construit sous Caracalla. Au-dessus de la voûte un bandeau de pierre portait l'inscription dédicatoire. Au-dessus encore un groupe de six chevaux de bronze s'enlevait superbement dans le

ciel. Quand ce beau groupe équestre a-t-il été détruit? On l'ignore. Jusqu'au tremblement de terre de Lisbonne, la voûte et l'inscription votive étaient toujours intactes. Un Anglais, qui s'occupait, sous le règne de Moulay Ismaïl du rachat des captifs, nous en a laissé un croquis. Aujourd'hui les pierres de la voûte gisent lamentablement sur le sol. Mais l'ensemble de l'édifice a résisté au temps et aux tremblements de terre, et du haut de la colline sur laquelle il est bâti, il continue de régner sur la campagne environnante.

Détail singulier et qui donne à réfléchir, cet arc de triomphe n'est pas exactement perpendiculaire à la voie triomphale. C'est là, je crois, un fait unique dans les villes romaines où la plus rigoureuse symétrie était de règle. En plaçant, à Volubilis, légèrement de biais leur arc de triomphe, d'une façon si contraire à l'usage, les Romains laissent voir leur intention secrète : ils ont dévié le monument pour que, vu de la plaine immense, il apparût de face avec un air plus imposant aux indigènes d'alentour. Cette fois, la politique l'emporta sur l'architecture, ou plutôt l'architecture fit de la politique.

Sur le forum, une inscription récemment découverte par M. Châtelain, le directeur des fouilles, apporte des renseignements précieux sur la révolte d'un certain Edémone. On savait que Ptolémée, petit-fils d'Antonin et de Cléopâtre et dernier roi de Maurétanie, ayant été appelé à Rome par Caligula, avait commis l'imprudence de se montrer trop pompeusement au théâtre aux côtés de l'Empereur. Celui-ci, irrité, le fit assassiner et confisqua ses richesses, ce qui provoqua la révolte des



Volubilis.

gens de la Maurétanie. Edémone était à leur tête. Il fut vaincu. Mais jusqu'ici on ignorait le nom du général victorieux. L'inscription nous apprend qu'il s'appelait Valérius Severus, mais que son père était un Africain, un Carthaginois nommé Bostar. Ce qui montre sur le vif comment Rome s'entendait à latiniser un indigène intelligent, pour l'utiliser ensuite à la grandeur impériale.

Comme à Chella, la vie s'est retirée de ces pierres ensevelies, où l'archéologue s'efforce de ressusciter patiemment l'ancien visage des choses. C'est le même grand silence des siècles qu'à Tébessa, qu'à Timgad, cette même solitude, hantée de souvenirs que vient troubler seulement le bruit de la pioche de l'ouvrier qui travaille à exhumer cette beauté disparue... Mais faites quelques pas, deux kilomètres à peine, à travers un bois d'oliviers. Vous êtes à Moulay-Idriss. Et là, par une sorte de prodige, cette vie antique, abolie pour toujours dans la ruine romaine, se retrouve tout à coup vivante, avec ses blancs vêtements, ses temples, ses fontaines, ses bains, ses petites échoppes, dans toute son intimité religieuse et familiale.

J'y suis arrivé un matin où l'on sacrifiait des taureaux en l'honneur de Moulay-Idriss, le patron de la ville. Les bêtes étaient recouvertes de voiles, de fleurs, de bandelettes. Devant, marchaient des joueurs de flûte et de tambour. Les femmes poussaient leurs cris stridents au passage des bêtes que l'on allait sacrifier. Du haut d'une terrasse d'où le regard plonge dans le sanctuaire, j'ai vu entrer l'une après l'autre les bêtes offertes en holocauste. A mesure qu'elles arrivaient dans la cour qui

précède la mosquée, elles étaient aussitôt égorgées. Le sang ruisselait de tous côtés sur les dalles, et les gens, pour se sanctifier, s'en rougissaient le visage et les mains... Qu'avais-je sous les yeux, sinon un de ces cortèges sacrés, comme il s'en est déroulé, il y a deux mille ans de cela, des centaines et des centaines, là bas, de l'autre côté du petit bois d'oliviers, dans les rues de Volubilis, en l'honneur de Jupiter ou de quelque autre Divinité du Panthéon romain?



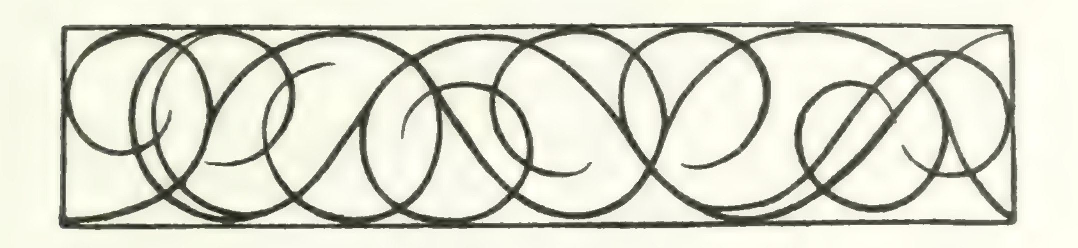


Le caïd de Moulay-Idriss du Zerhoun devant sa tente.

FEZ



Fez vue des tombeaux Mérinides.



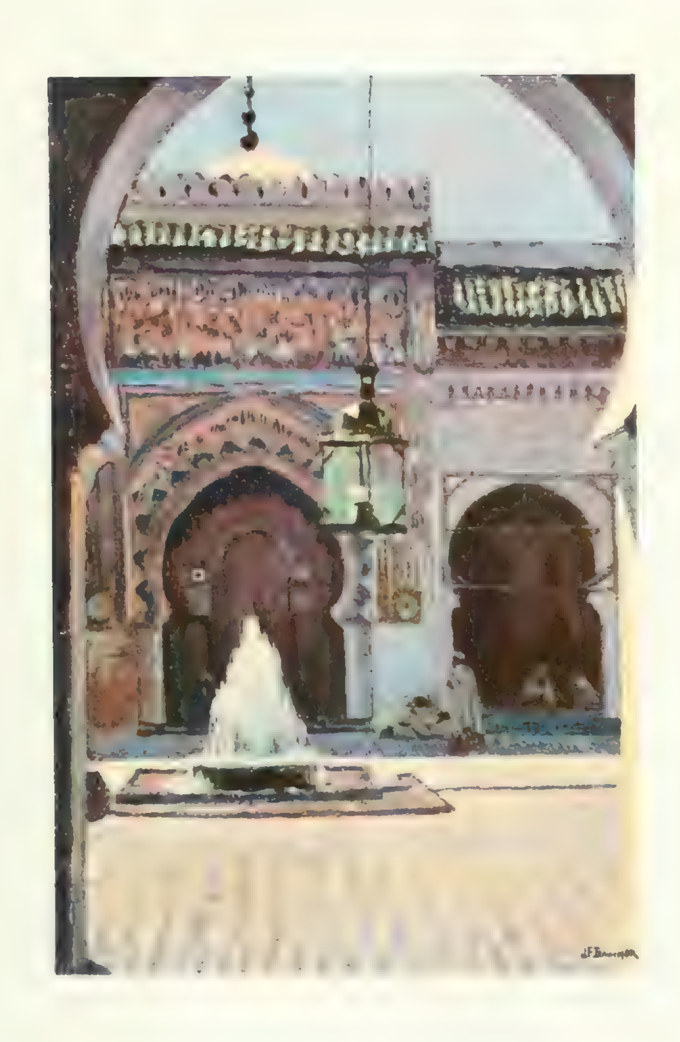
FEZ

ALLER à Fez, c'est faire, en vérité, un bien petit voyage dans l'espace, mais c'est à travers le passé une immense randonnée. A Cordoue, Séville ou Grenade, on trouve maints vestiges de la civilisation arabe ; mais ce ne sont là pour ainsi dire que des coquilles vides, d'où la vie ancienne s'est retirée. Les plus belles choses n'y sont plus que des curiosités, des bibelots. A Fez, la coquille est intacte. L'animal habite toujours dedans. De là l'intérêt prodigieux, unique de cette cité où respire tout familièrement un passé qu'il nous est impossible d'imaginer ailleurs que par la rêverie et les livres.

Sitôt qu'on y pénètre, on est surpris par la vie pullulante qui monte et qui descend sans trêve, dans ces profondes rues

étroites, entre de hautes maisons de trois et quatre étages, que l'humidité a moisies. L'eau ruisselle de toutes parts dans des canaux invisibles, ne se montrant de fois à autre qu'à travers un mur lézardé, d'où on la voit tomber à grand fracas sur quelque roue de moulin. Un torrent coule au bas, traversé de ponts en dos d'âne, qui rappellent des coins de Florence...

Le cœur de la ville est un tombeau : le tombeau de Moulay Idriss, fondateur de la cité. De tous côtés les souks, les petites échoppes, les fondouks l'assiègent. Et la foule sans trêve, dans un piétinement de troupeau, semble lui donner l'assaut. Et tout près, voici Karouiine, la fameuse université, aussi célèbre, jadis, que celle de Cordoue ou du Caire, et où l'on voit toujours dans l'ombre des piliers, des étudiants accroupis sur les nattes autour de quelque maître fameux. Ici, on est au plus profond Islam, au milieu de ce qui survit encore de la civilisation moresque. Une science, étrange et bien désuète, s'y conserve comme embaumée; et si l'on pouvait pénétrer dans l'intime pensée d'un de ces savants de Karouiine, on connaîtrait, je crois, bien des façons de sentir et de penser de nos docteurs du treizième siècle. Ai-je tort? Pour moi, cette ville d'Islam est une image de ce que pouvait être Paris au temps de saint Louis, un Paris sombre, étroit, avec son université, ses innombrables chapelles, son organisation sociale, ses confréries, ses corporations, ses métiers. A Fez, on prie, on étudie, on trafique, on travaille, comme on faisait en Europe, il y a dix siècles de cela. Ville sombre où les hommes ont un visage pâle,



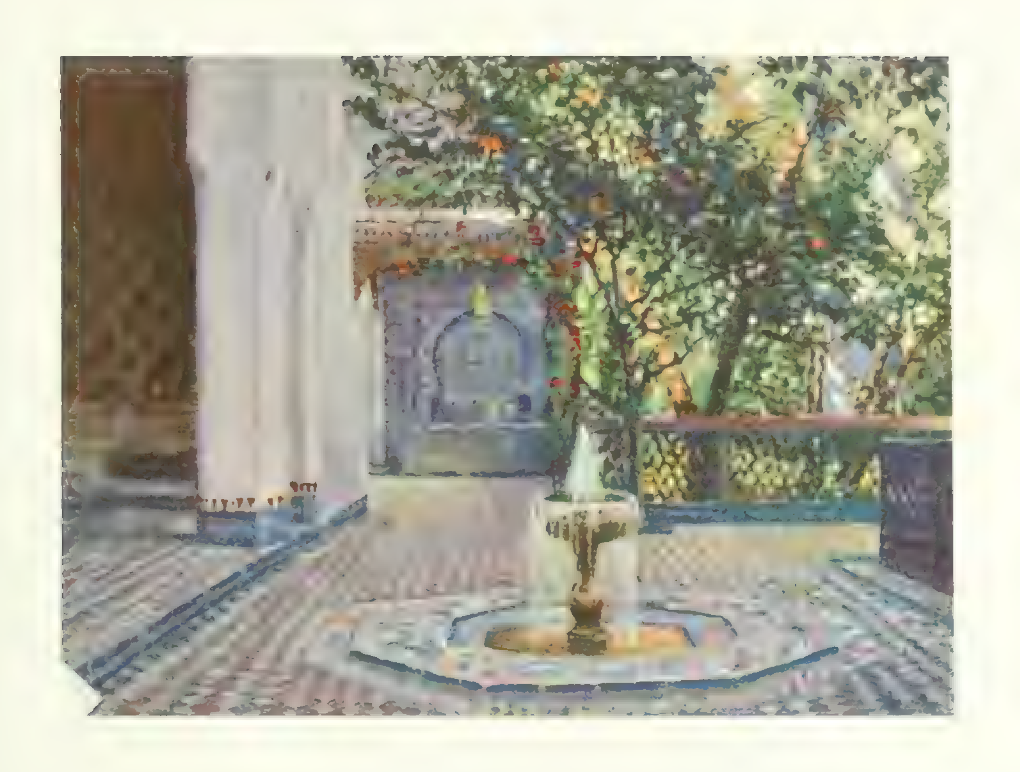
La cour de la mosquée Karouiine.

de beaux yeux qui ne laissent rien voir de l'âme; où les maisons et les palais ont pris la lèpre noirâtre d'une pierre de tombe moisie; où l'on entend partout, sans la voir, l'eau qui gronde et ruisselle; où le passant s'arrête pour écouter quoi? ce bruit d'eau? Ah! non, bien autre chose, cette voix reconnue, ce lointain murmure des siècles qui vous arrête pareillement tout à coup dans un vieux quartier de Paris, à l'ombre de Saint-Séverin ou de Saint-Germain-l'Auxerrois; ville inquiète, inquiétante, où les Juifs convertis ont mis beaucoup de leur sang, où les anciens proscrits d'Espagne et les mécontents d'Algérie ont porté beaucoup de leur haine, et dont le mystère attache mais ne la fait pas aimer...

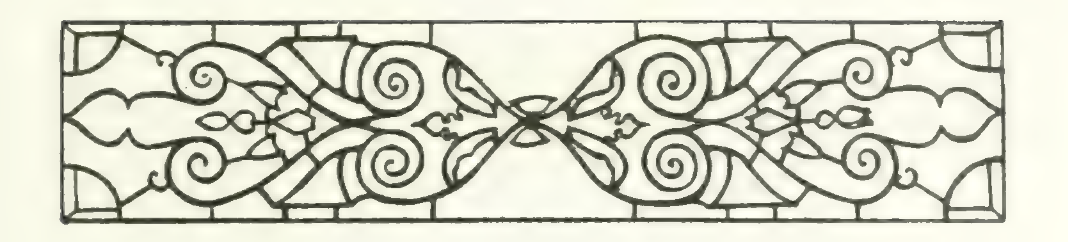


UN ÉTUDIANT FAZZI.





Dar Djamaï.



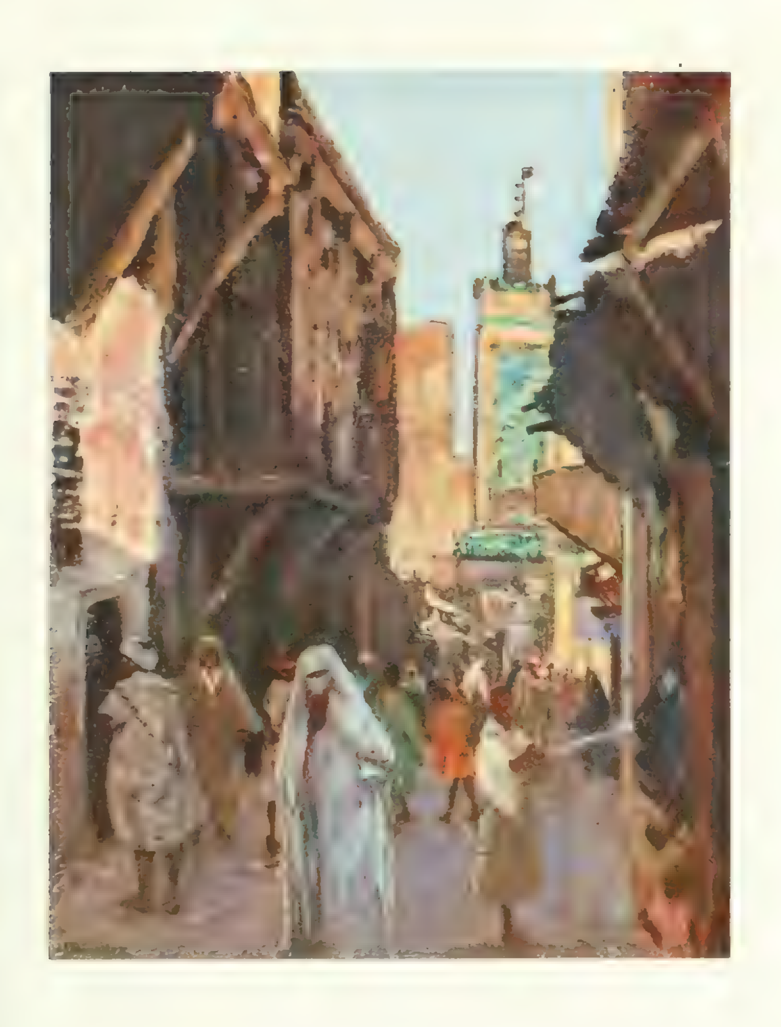
UN PALAIS A FEZ

La grâce, la fantaisie, le hasard semblent avoir été les seuls architectes de ce lieu. C'est un dédale, une suite tout à fait désordonnée de cours de marbres et de jardins, autour desquels s'ouvrent des chambres d'un luxe céleste, angélique, avec de hautes portes qui montent jusqu'au toit, toutes peintes de fleurs, d'étoiles, d'arabesques; des mosaïques dont les couleurs semblent briller sous de l'eau qui ruisselle; des bandeaux de plâtre sculptés par une imagination qui semble ne s'épuiser jamais, des plafonds tantôt arrondis en dôme, tantôt en forme de carène, tantôt creusés de grottes d'où descendent des stalactites d'or, d'azur, de vermillon, tantôt plats, traversés de cent poutrelles menues, toujours jonchés de mille fleurs, merveilleux parterres aériens, qui ne connaissent pas de saison, et

placés là-haut tout exprès pour distraire une rêverie sans pensée étendue sur un coussin…

Qu'il est donc malaisé de peindre avec justesse le charme de l'Orient! A inventorier ces beautés si familièrement charmantes, si peu étonnées d'être là, si peu surprises de faire ensemble leur concert silencieux, plein de notes divines, si maniéré et si modeste à la fois, on a l'air d'un pédagogue qui cherche à découvrir, sous la lampe, ce qui fait le sortilège de quatre vers aériens d'un poète de la Perse. On dit : les choses sont ainsi; il y a là une allée, des orangers et des cyprès; il y a là un jet d'eau, une vasque de marbre, une étoile de zelliges. Mais quand on a dit tout cela et situé exactement chaque objet, l'oranger n'a plus de parfum, le cyprès ne s'incline plus avec sa grâce adolescente, les oiseaux se sont tus, les mille étoiles du jasmin ont disparu dans le feuillage, les grandes portes paradisiaques ont refermé avec effroi leurs vantaux d'or et de carmin sur les chambres de silence et d'ombre, qui font penser à des auberges où ne descendraient que des rêves…

Et comment les mots de chez nous ne s'égareraient-ils pas en parlant des choses d'ici! Ici, toute pompe est familière, toute grandeur coquette, toute beauté un peu mièvre. Avec cela, le naturel a toujours de la dignité, l'abandon n'est jamais vulgaire. Ce qui chez nous jure d'être ensemble, se trouve ici tout naturellement accordé. La grande cour, dallée de marbres blancs et verts, s'entoure d'une galerie de bois d'un bleu déteint, passé, d'une rusticité presque pauvre. De hautes et frêles graminées poussent sur les toits de tuiles vertes qui cou-



La mosquée Chérabliine.

vrent les pièces enchantées. L'eau s'échappe des vasques, ruisselle et baigne le marbre majestueux. D'innombrables pigeons vont et viennent sur les dalles chauffées au soleil, et leur promenade lustrée, noble, familière et roucoulante est encore ce qui donne le mieux à mon esprit la mesure de la majesté du lieu.





Medersa Attarine.



LE MARCHAND D'ESCLAVES

Ils sont encore innombrables les esclaves au Maroc, et ce sont eux qui donnent à la vie de là-bas ce caractère antique qui en fait le plus grand charme. Sans doute, depuis longtemps déjà, les caravanes du Soudan n'amènent plus leur noir troupeau sur les marchés de Taroudant et du Sous, d'où on le dirigeait ensuite sur l'intérieur du pays. Par bonheur, dans les demeures marocaines, nègres et négresses se reproduisent avec une fécondité bienheureuse, en sorte que jusqu'ici les rigueurs de notre police et l'effet de nos lois ne se sont pas fait trop sentir. Mais qu'adviendra-t-il demain, lorsque dans le plus simple et le plus noir cerveau sera entrée l'idée, terrible et magnifique, des droits de la personne humaine et de la liberté?

Surtout ne croyez pas que ce soit un vain goût du pittoresque qui m'entraîne à prendre la défense de cette antique forme de civilisation menacée, ou plus exactement condamnée à disparaître bientôt. L'éloge de l'esclavage est aisé, et depuis les *Lettres Persanes,* il a été fait très souvent. Mais au cours d'un long séjour au Maroc, j'ai été à même de voir de très près quelle était la condition des esclaves; et quand je la compare à celle que nous préparons aux prolétaires indigènes, mon choix est fait : avec la liberté nous n'apportons pas le bonheur.

Sous ce mot d'esclave, nous sommes trop habitués à mettre des sentiments et des idées qui ne correspondent en rien à la réalité. Un esclave, pour nous, c'est une pauvre bête humaine vouée aux plus durs travaux de sa naissance à sa mort. Mais cette conception n'a jamais été celle de la société musulmane. C'est nous autres, Européens, qui l'avons imaginée (ce qui serait sans importance) et qui (chose plus grave) l'avons réalisée jadis dans nos plantations et dans nos colonies. Là-bas, nous avons traité nos esclaves en véritables forçats; mais en Islam, on n'a jamais connu une semblable barbarie.

Entrons, je vous prie, dans la maison d'un grand seigneur de Marrakech ou de Fez. A la porte, vous apercevez cinq ou six noirs, quelquefois vingt ou trente, l'anneau d'argent à l'oreille gauche, fort proprement vêtus, assis ou couchés sur des nattes, l'air rieur et satisfait. Qu'ont-ils à faire tout au long de la journée? Mon Dieu, rien ou presque rien : introduire un visiteur à travers les longs vestibules, les cours et les jardins, ou

bien courir autour du maître, lorsqu'il sort sur sa mule, en lui tenant la bride et l'étrier. J'en ai vu, dans la maison d'un des grands caïds du Sud, le caïd M'Tougui, dont l'unique occupation était de surveiller de l'œil le sommet d'un minaret, pour s'assurer que personne ne jetait de là-haut un regard indiscret sur le petit jardin intérieur où se promènent dans la journée les femmes de la maison. Et jamais, certes, personne n'a songé à grimper dans cette tour, à l'exception du muezzin qui, d'ailleurs, est aveugle !



FATAH, NÈGRE DU GLAOUI.

En pénétrant dans le logis, vous rencontrez partout des esclaves aussi oisifs. Enfin vous arrivez jusqu'au maître de céans. Il vous reçoit avec la bonne grâce orientale, et aussitôt commence le défilé des serviteurs pour la cérémonie du thé. L'un s'occupe de faire bouillir l'eau, l'autre souffle sur le charbon, l'autre apporte les tasses, l'autre mêle dans la théière la menthe, le sucre et le thé ; celui-ci vous présente un bassin pour vous laver les doigts, celui-là verse d'une aiguière un filet d'eau parfumée. Puis apparaissent les négresses, vêtues de mousselines et de foulards de soie, qui font passer devant vous toutes les pâtisseries fabriquées dans les cuisines par d'autres négresses invisibles... Avec tant de domestiques, la besogne de chacun est presque réduite à néant. Il y a plus : cette domesticité si nombreuse finit par faire la loi dans la maison. Un

Marocain à mon service me fit un jour cette réflexion, naïve, mais qui en dit long : « Il faut bien que le maître soit bon pour ses esclaves, autrement ils le tueraient. »

Chez un bourgeois plus modeste, la condition de l'esclave est moins fortunée sans doute. Il a moins de loisirs, et les restes de la table, dont il fait sa nourriture, risquent d'être moins abondants. Mais son service est toujours des plus simples; il vit à côté de son maître sans aucun souci du lendemain; il fait partie de la famille; on le traite avec cette bonhomie et cette absence complète de morgue qui caractérisent cette société musulmane, tout ensemble féodale et profondément démocratique.

J'habitais, à Marrakech, à côté d'un personnage très connu dans la ville, qui s'appelait Ben Zakkour. Il se disait marchand de bijoux ; en réalité, il trafiquait, comme on dit, du bois d'ébène. Sa maison, fort élégante, avait un caractère très honorable et bourgeois; et bien souvent, en passant devant la porte entre-bâillée, j'ai pu apercevoir de charmantes petites personnes qu'il dressait aux bonnes manières pour sa riche clientèle de Marrakech ou d'ailleurs. Un beau jour, notre police mit Ben Zakkour en prison. Je le vis dans la rue assez rudement entraîné par deux mokhaznis du Pacha. Et en le regardant s'éloigner, je me disais à part moi :



ZOHRA BENT MAHMED, CHAOUÏA.



Le souk du Tala.

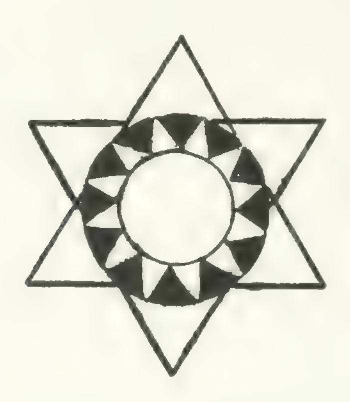
« Infortuné Ben Zakkour! Tu es une victime de nos préjugés, et le vivant symbole d'une civilisation que nous avons frappée à mort. Tu étais une des colonnes, une des poutres maîtresses du vieil édifice de l'Islam. Tout va crouler quand tu vas disparaître! Que deviendront ces maisons seigneuriales qui sont la parure du Moghreb, quand il faudra entretenir à gages une domesticité innombrable? C'est déjà une bien lourde charge de nourrir tous ces esclaves et de les habiller. Mais s'il faut encore les payer! Bientôt ces fastueuses demeures deviendront tout à fait désertes. Cette luxueuse vie ne sera plus qu'un souvenir ou un objet de rêve. Et dans les villes, à la place de ces esclaves familiers, d'une jovialité enfantine, on verra se développer un immense prolétariat d'une indicible tristesse. Ah! oui, je les plains d'avance, ces malheureux auxquels nous allons donner la liberté! Est-ce sur les chantiers de nos chemins de fer et de nos routes, dans nos exploitations agricoles ou dans le service de nos maisons, qu'ils trouveront jamais l'existence patriarcale et le doux farniente dont avaient joui leurs pères?... »

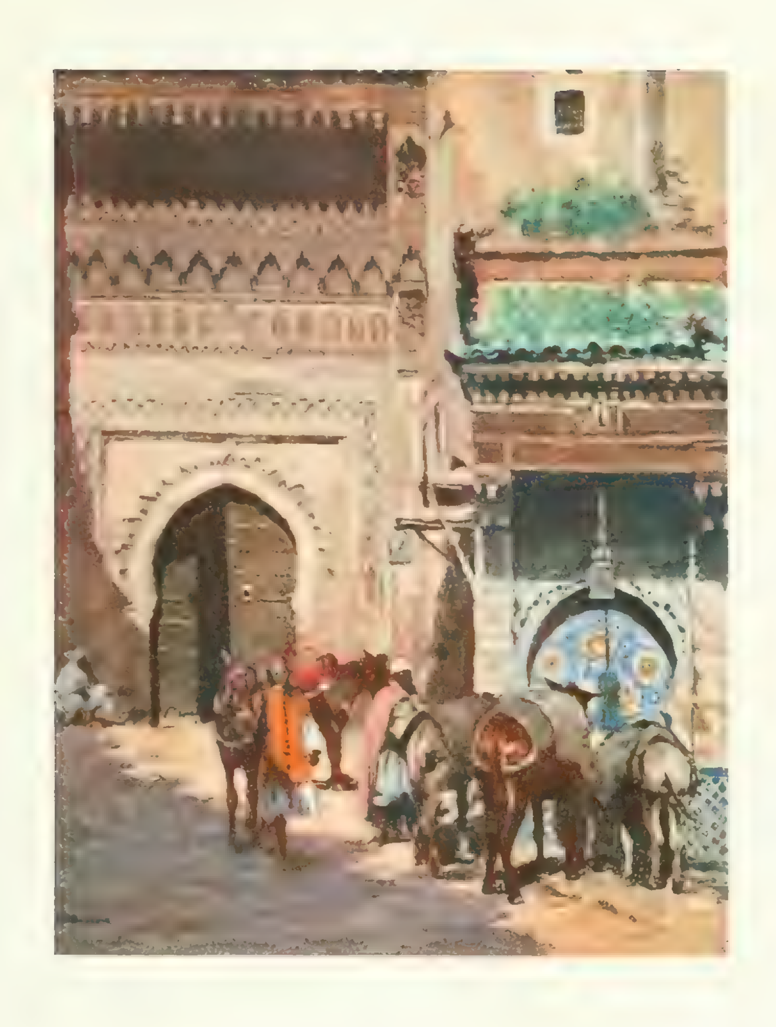

JEUNE FILLE CHLEUH.

Ainsi pensai-je en regardant s'éloigner Ben Zakkour aux mains des policiers.

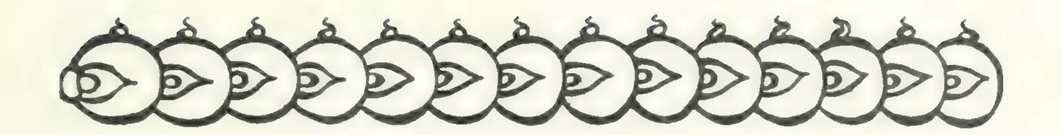
Mais, pour être véridique, il y avait dans son cas un point fâcheux. Où les prenait-il, ces esclaves qu'il expédiait, çà

et là, dans les grandes maisons du Maroc? Il les volait, ou les faisait voler, quand ils étaient tout enfants, dans les lointains villages du Sous. A Marrakech même, avant notre venue, les disparitions d'enfants étaient une aventure commune. Aussi, dès que tombait le soir, les mères inquiètes faisaient rentrer leur marmaille à la maison. Mais bien souvent un sinistre passant enlevait d'un geste rapide, dans un pan de son burnous, quelque gamin attardé. Et dans ces rapts, que je signale aux auteurs de cinéma, je crois bien que mon ami Ben Zakkour, marchand de perles fines, était bien pour quelque chose.





La fontaine Néjjarine.



LA MEDERSA BOU ANANIA



NE des grandes beautés de Fez, ce sont ses Medersas, mosquées et collèges tout ensemble, dont les portes disjointes défendent des siècles de rêveries suspendues dans le silence, de vieux songes défaits, des voix qui se sont tues avec le murmure des fontaines, un passé de science endormi dans ce sarcophage de stuc, tout un palais croulant où les poutres de cèdre sculpté blanchissent comme des ossements sous le soleil et la pluie.

La plus belle est à mon goût la mosquée Bou Anania. Une petite rivière traverse la cour intérieure toute dallée de marbre et l'emplit de fraîcheur, tandis qu'au bord des toits, couverts de tuiles vertes, d'innombrables pigeons roucoulent. On m'a raconté, là-bas, comment, il y a cinq cents ans, un sultan méri-

nide eut l'idée de construire cette merveille. Voici cette fable orientale.

Un jour d'entre les jours, ce prince — j'ai oublié son nom, ayant fait venir des chanteuses pour une fête dans ses jardins, remarqua l'une d'elles, dont la voix et la danse le transportèrent de plaisir. Il la garda près de lui, l'admit dans son harem, en fit sa favorite et puis enfin sa femme légitime, au grand scandale de ses vizirs et des pieux musulmans qui chuchotaient entre eux que leur maître avait commis là une action dont il ne tirerait point de gloire, car disaient-ils, rien de bon ne s'est fondé sur un fumier. C'est ainsi qu'ils appelaient la chanteuse. Or, à quelque temps de là, le sultan aperçut, au lieu même où s'élève aujourd'hui la mosquée Bou Anania, un de ces vastes dépotoirs comme on en voit dans tout l'Orient, qui ont des allures de colline, et répandraient immanquablement la peste si le soleil n'assainissait tout cela. De retour dans son palais, il appela près de lui une des lumières de l'Islam et lui dit son intention d'élever sur le dépotoir la plus belle medersa de Fez. Le saint homme approuva fort ce dessein, et les travaux commencèrent. On y employa tout ce qu'il y avait de plus habile parmi les artisans du Moghreb. Puis, quand l'œuvre fut achevée, le sultan et sa cour se rendirent à la medersa, pour entendre la prière qui la consacrait à Allah. Mais au moment où l'iman



UNE CHANTEUSE.



Le pont Beïn el Moudoun.

ouvrait la bouche : « O lumière de la foi, dit le sultan, arrête! Un scrupule me vient. N'as-tu pas souvenance que justement à cette place, on entassait naguère toutes les immondices du quartier? Or, j'ai cent fois entendu murmurer autour de moi que rien de bon ne saurait se fonder sur un fumier. Ne crains-tu point de consacrer au Dieu unique et tout-puissant ce lieu où s'élevait hier encore le plus beau tas d'ordures de la ville? » Mais d'une seule voix tous les docteurs répondirent : « Écarte, Seigneur, cette pensée. Dieu est grand! C'est un jeu pour lui de transformer en un lieu saint ce qui fut un dépotoir. » — « Commencez donc vos prières, reprit alors le sultan. Mais ne me cassez plus la tête à me reprocher sans cesse d'avoir élevé une chanteuse à la dignité d'épouse. Et ne dites plus à l'avenir que rien de beau et de durable ne peut se fonder sur un fumier. »

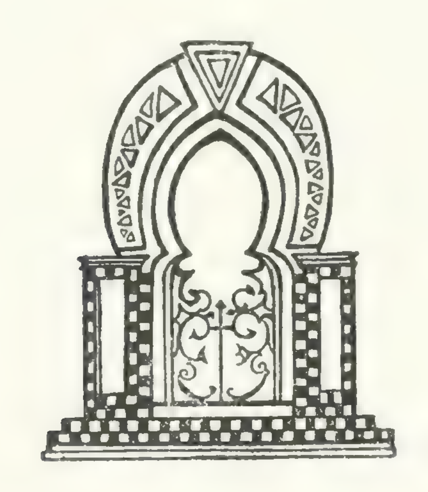




TABLE DES MATIÈRES

MEKNÈS

FEZ



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
PLON-NOURRIT ET Cie
LE 24 OCTOBRE 1923

BINDING LIST SEP 20 1951

521023

HAf
T3676m
Tharaud, Jérôme
Le Maroc.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED